VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 30 Aout 1916 NUMERO 1

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Phones - - Garry 4264-4265

RESTONS CALMES

Vous en parlez bien à l'aise, ce nous semble. "Restons calmes", alors que tout nous chauffe le sang et fait monter la colère au coeur. Mais ces gens, ce sont des **butors**; qui nous chanatent encore leur "fair play britannique".

Nous sommes bien de votre opinion, et cependant en face des provocations sans nom qui nous sont faites, devant les efforts de bourreaux en frais d'exécuter nos enfants, nous disons: "Restons calmes".

Restons calmes pour mieux résister. L'athlète qui reçoit de son antagoniste un coup de poing en pleine face est porté à se fâcher. S'il perd la tête, il est perdu; s'il garde son sang-froid, il peut encore rendre coup pour coup, et espérer la victoire.

C'est ce calme que nous prêchons, et non pas le calme qui consiste à se coucher comme des lâches pour mourir dans l'humiliation et la honte.

Un peuple n'a pas droit d'abdiquer, et s'il le fait il se marque au front du sigmate de la honte.

Inutile d'espérer la hympathie de ceux qui veulent nous écraser; méritons au moins leur respect. Or ils ne respectent que ceux qui se tiennent debout, prêts à leur rendre les coups au moment opportun.

Restons sur nos positions, tenons-nous en contact avec l'Association d'Education, devenons de plus en plus libres d'attaches politiques, restons dans la vie publique, prenons la résolution de ne nous absenter jamais d'un poll au moment du scrutin, prenons dès aujourd'hui la résolution de ne marquer notre bulletin de vote qu'en sachant bien la raison de ce vote. N'allons plus jamais voter bleu ou rouge parce que notre père était bleu ou rouge, sachons ressentir une insulte qui est faite à ce que nous avons de plus cher au monde, et ainsi armés attendons le jour favorable. Restons calmes. Attendons avec la forte patience des hommes qui veulent vaincre, et la victoire est à nous.

Elle peut n'être pas gagnée demain; elle le sera.

Ce n'est pas sans but que nous avons fait passer sous les yeux de nos lecteurs, il y a deux semaines, le drame d'ignoble barbarie joué par les ancêtres de ceux qui veulent aujourd'hui nous étouffer.

Qu'ont-ils gagné à ce jeu?

Ils ont fait inserire aux annales de l'histoire un crime épouvantable qui souillera à jamais leur mémoire. Semblables à la Lady Macbeth de Shakespeare, ils peuvent se lever durant leurs nuits tourmentées par des songes sanglants, essayer de laver cette tache de sang de leurs mains souillées: elle est ineffaçable. Ils sont marqués au fer rouge.

Et avec quel résultat?

Ces Acadiens de malédiction qu'on voulait faire disparaître à tout prix du territoire d'Acadie et de la mémoire des habitants de cette colonie anglaise, ils sont revenus prendre possession de leurs foyers, ils sont assez nombreux pour se faire respecter aujourd'hui, et demain, qu'on le veuille ou non, les provinces maritimes sont à eux.

Ils ne sont pas morts, mais ils vivent. Ils vivent pour chanter d'abord la miséricorde de Dieu qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en Lui, ils vivent pour chanter la gloire et la force d'une race pure et féconde, ils vivent enfin pour perpétuer la honte de ceux qui furent leurs bourreaux.

Il faut être bien ignorant ou bien fanatique pour s'acharner ainsi à une lutte qui a été démontrée vaine par toute l'histoire du dernier siècle et demi de l'histoire du Canada.

Quand on manque de la force nécessaire pour faire une lutte active, on fait une lutte passive. Mais à l'exemple des Acadiens, il faut la faire pour tout de bon.

CETTE CONTRIBUTION.

L'Association d'Education va faire un nouvel effort pour obtenir les cotisations qui doivent être faites selon le mode conseillé par le comité de finances du dernier congrès.

Bon nombre des nôtres vont certainement trouver que nous revenons souvent sur ce sujet des gros sous. C'est qu'il y a lieu de le faire, car, jusqu'ici, dans nos efforts nationaux sur divers terrains, nous avons toujours cru que pour faire la besogne, il suffisait de nommer président, un vice-président, un secrétaire et un trésorier, se gardant toujours de vôter un fonds au trésorier.

Le résultat? Il est fort simple: on se berçait d'illusions, on croyait avoir quelque chose et l'on n'avait rien. Nous dirons même que nous avions moins que rien. Car mieux vaut rien du tout, purement et simplement, que l'illusion d'avoir quelque chose, tout en n'ayant rien. Dans le premier cas, c'est la dure réalité qu'il faut s'avouer; dans le second cas, c'est la richesse d'un homme qui rêve manier une fortune et qui le matin se réveille pauvre comme auparavant.

Notre Association d'Education qui entend faire du patriotisme, mais du vrai, veut y apporter un esprit d'affaires et nous l'en félicitons. Elle ne demande pas la modique somme d'une piastre par année, tel que nous l'avons souvent proné dans nos colonnes, mais une contribution mensuelle. Elle demande plus de ceux qui ont plus de fortune, moins de ceux qui ont de plus maigres ressources. Mais que tous y mettent du coeur et du patriotisme.

Elle a raison, mille fois raison.

L'Association d'Education d'Ontario n'a commencé à faire une besogne vraiment effective qu'après avoir établi un secrétariat permanent. Elle a un secrétaire qui donne tout son temps et toutes ses énergies à l'organisation de la résistance. La Jeunesse Catholique de la province de Québec a depuis quelque temps son secrétariat permanent et elle se demande maintenant comment elle a pu s'en passer jusqu'ici, tant ce secrétariat est nécessaire au succès de l'oeuvre. Les oeuvres si prospères établies dans la ville de Québec ont leur secrétariat permanent.

Nous n'avons pas encore cette arme de choix pour la simple raison que nous n'avons pas l'argent nécessaire pour en assurer l'existence.

L'on se demade, en certains quartiers, ce que l'on fera de notre argent.

Il servira à édifier une oeuvre de propagande et de diffusion nationale. Sans argent, notre lutte scolaire ne peut aller bien loin et avant de tendre la main au dehors, nous devons donner la preuve que nous sommes allés à la limite de nos ressources.

Le temps du patriotisme de parade est passé; celui du patriotisme en actes est arrivé. Le premier acte qui démontrera que nous sommes sérieux, ce sera de mettre la main dans notre gousset. Il ne faudra pas qu'il y ait un lutte comme celle que nous menons, il ne s'agit pas de grosses sommes; mais il faut que tous contribuent.

Quant à l'emploi fait de ces fonds, chaque groupe s'en pourra rendre compte au Congrès. Un reçu est et sera donné de toute contribution; les délégués des groupes assisteront à la reddition des comptes du trésorier et vérifieront l'usage fait de leurs contributions. D'un autre côté, le moins intelligent de nos lecteurs comprendra serait pas sage de publier dans les journaux tous les détails de notre action.

En avant donc! Soyons des patriotes hommes d'affaires.

UNE AUTRE PERLE

Notre organe scolaire est des plus perfectionnées, vous savez, ne soyez pas surpris que les perles y abondent, car elle luit par bien des côtés.

Nous avons parlé d'une des perles pédagogiques d'un de nos plus distingués professeurs d'Ecole Normale manitobaine, à savoir la théorie des instincts chez l'homme.

"L'éducation consiste à développer les instincts."

Avec de tels principes pour la théorie, vous comprenez ce que peut être la pratique.

On soutient la bonté native chez l'homme. Il faut donc développer ses instincts dans le sens de sa bonne nature.

La doctrine catholique soutient que c'eût été le cas avant la chute originelle, mais posé le péché, les choses changent de face, et après la chute il s'en faut que la nature humaine soit naturellement bonne, ou pour parler plus exactement, naturellement portée au bien.

Il est bien vrai que l'Ecriture Sainte nous dit au livre de la Genèse que:

"Les pensées du coeur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse".

Mais cela compte peu avec nos professeurs très progressifs. Cela, c'était bon pour le vieux temps, mais pour les hommes modernes, pour ceux qui sont vraiment déniaisés, l'Ecriture Sainte, c'est quantité négligeable comparée à Jean-Jacques Rousseau.

Dieu dit que "les pensées du coeur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse", Jean-Jacques Rousseau dit le contraire et suppose son Emile parfait et incapable d'imperfection: c'est Jean-Jacques qui doit avoir raison, disent nos très progressifs professeurs et en pratique, on agit ainsi.

Les instincts de l'homme sont bons, il s'agit de les développer, voilà la théorie, mais la théorie est pour la pratique, avons-nous dit; la conclusion, nos savants illustres et très avisés directeurs de l'instruction publique au Manitoba, mêleront garçons et filles, dans les mêmes écoles, dans les mêmes classes et sur les mêmes bancs.

Il y a inconvénient, crient les arriérés!

Vous êtes des ignorants, disent les autres. Les instincts de l'homme sont bons.

Et la conclusion? Ce qui s'est passé dans les écoles de Brandon qui fait dire à la commission scolaire qu'elle est impuissante à protéger l'honneur des enfants, que les parents doivent y voir eux-mêmes, qu'ils ne peuvent pas en prendre la responsabilité.

Ce qui se passait dans les écoles de Winnipeg, et qui faisait dire à feu Sir Joseph Dubuc, qui avait dû siéger à huit clos, dans un procès où les enfants d'écoles avaient été appelés à comparaître: "C'est épouvantable, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête."

Et pour finir le tableau, comme si ce n'était pas exposer suffisamment les enfants que de les mêler ainsi, car dans les classes il y a au moins un semblant de surveillance, notre très progressif Département de l'Instruction Publique, sous prétexte de progrès scolaire, fait charroyer les enfants aux écoles centrales dans des voitures fermées où l'on entasse garçons et filles sans surveillance aucune.

Le régime n'est pas vieux, et déjà il en a produit de belles.

Il y a un bout pour s'en laisser imposer au nom du progrès et des idées supposées modernes.

La peste des grandes charrettes pour transporter les enfants a sévi chez nos voisins du Dakota au nom du progrès, et il y a déjà beau temps qu'il est tombé en défaveur. Il fallait bien que nos progressifs éducateurs reprissent à grand frais une expérience faite ailleurs et trouvée fautive, ils semblent incapables d'apprendre des autres, ces messieurs; il faut qu'ils fassent eux-mêmes. Les expériences coûtent cher et les gens n'en ont pas pour leur argent, mais c'est Baptiste qui paye.

Paye Baptiste!!

ESPRIT DE PARTI

According to Programme

"It is presumed that, without question, the teaching of French in both the Provencher public school and St. Joseph's academy, St. Boniface, will be continued," says the morning organ of the Norris government. "Notwithstanding the fact that bilingualism in Manitoba, as far as the law is concerned, is a thing of the past, it has been authoritatively stated that these two schools, with the addition of several others in Manitoba, will continue to instruct in the French language, besides the English."

"And thus we see "departemental grace" substituted for constitutional government and control by connivance displace regulation by enactment. No wonder Law, as administered by the Norris government, is coming into contempt in this province."

Nos lecteurs comprennent l'anglais et le français et sont affligés de cette infériorité qui les rend à la pitié de leurs très charitables voisins qui, ne parlant que l'anglais, voudraient les limiter à une langue.

Que voulez-vous? Chacun son faible. Quand on est borgne et qu'au lieu de la charité chrétienne, c'est du fiel qu'on a au coeur, on voudrait voir les autres borgnes.

Soit dit en passant, c'est à l'esprit de parti seulement que nous en voulons en ce moment.

Voyez-vous comme le Telegram, organe conservateur, parle de la "departmental grace," tout comme le faisait le Free Press quand il était journal d'opposition, et le Telegram journal du gouvernement. La bascule fait un mouvement et les deux journaux évoluent avec le jeu de la bascule.

C'est la beauté, la grandeur, la noblesse, la fierté enfin, des partisans quand même. Ces journaux sont faits pour exécuter des besognes, ou mieux, une besogne: escalader le pouvoir quand ils n'y sont pas et s'y cramponner quand ils y sont. Pour cela, tous les moyens sont bons, ou à peu près.

Nous avons peut-être la tête et le coeur mal conformés, mais nous nous avouons candidement incapables d'enthousiasme pour un parti politique quelconque. Plus nous avançons dans la vie, plus nous trouvons juste et raisonnable de "changer de capot" de temps à autre.

Ce sera d'ailleurs notre force. Aussi longtemps que les partis politiques compteront sur les esclaves de l'esprit de parti bleu ou rouge, la discipline de parti règnera en maîtresse et les partis à qui mieux mieux se feront du capital politique sur nos têtes. L'entrefilet cité plus haut en est un beau specimen. Mais quand les partis sentiront qu'il y a quelque chose qui domine l'esprit de parti, ils auront un peu de sagesse, car pour eux, plus que pour tout autre, "la crainte est le commencement de la sagesse."

Restons dans la politique, mais ne soyons pas des partisans politiques aveugles. En d'autres termes, ne manquons jamais de donner notre vote, mais ne le donnons jamais pour l'unique cause que nous sommes rouges ou bleus. C'est ridicule. Dans les circonstances présentes, donnons-le à ceux qui nous maltraiteront le moins brutalement. Le poil peut varier de nuances, mais tous appartiennent à la même meute.

Pour traiter avec cette engeance, il faut s'armer de fourches. Ils respectent une bonne fourche, mais ils mordent la main qui les flatte.

Entendra qui pourra et qui voudra!

LE COMPTOIR AGRICOLE

C'est le nom français d'une entreprise publique montée par les nôtres au Manitoba; ce seul fait nous réjouit le coeur.

Au moment où le gouvernement très progressif et très libéral dont nous sommes affligés en cette province, s'efforce, par tous les moyens, de faire disparaître le français, nos hommes d'affaires, faisant trève avec la manie de mettre sous une rubrique anglaise des entreprises très françaises, affichent ouvertement: "Le Comptoir Agricole". C'est une raison bien spéciale de leur donner notre patronage.

"Le Comptoir Agricole" s'offre à vendre le blé des nôtres. Il s'offre à faire pour les nôtres tout ce que font les meilleurs acheteurs, et il s'efforcera de faire mieux.

Par intérêt aussi bien que par patriotisme, il doit faire l'impossible pour faire mieux, car c'est là une condition essentielle de succès.

Nous disons aux nôtres soyez des hommes d'affaires, cherchez vos intérêts, c'est dans l'ordre, personne ne vous en blâmera, mais en même temps donnez-vous la peine de vous convaincre que "Le Comptoir Agricole" fera aussi bien, mieux peut-être, que ses concurrents, et c'est une entreprise qui tout en étant une question d'affaires tournera au profit de notre groupe national, car toute force compte, et avec un certain élément, la force commerciale est surtout éloquente.

Nous ne sommes pas exclusifs, mais nous ne partageons pas non plus l'erreur de ceux qui semblent pratiquement croire qu'en affaires il n'y a de bon que ce qui est anglais.

Ici comme ailleurs, parlons peu et agissons. Agissons fermement et parlons correctement, et parlons français. Sauf le respect que nous vous devons, nous parlerons anglais seulement quand ce sera absolument indispensable. C'est la conclusion à tirer du zèle de nos mesquins persécuteurs.

En avant donc "Le Comptoir Agricole" et à chacun ses responsabilités.

A DROITE ET A GAUCHE

186 invalides sont débarqués la semaine dernière à Montréal. Aussi une douzaine de jeunes gens trouvés trop jeunes, en Angleterre, pour pouvoir se rendre au front.

Ne commentons point.

• • •

L'Evening Post de New-York résume tout le problème roumain en une caricature qui ne manque pas de sel.

C'est intitulé: "To the highest bidder". Le premier ministre de la Roumanie, sous les traits d'un vulgaire commissaire-priseur, offre au plus haut enchéreur le drapeau roumain.

• • •

"Le Pape a évidemment trouvé qu'il devait permettre aux Italiens de prier pour le succès de leurs armées", écrit le **Montreal Witness.**

Petite canaillerie ou ignorance crasse, confrère. Toujours il a été permis aux Italiens de demander au ciel la victoire de leurs armées.

• • •

"Salonique est une véritable tour de Babel, mais le français y est la langue la plus communément parlée.—"With the French" par R.-H. Davis, Toronto.

• • •

"Bien que venant de France, nous craignons d'avoir à qualifier d'histoire ridicule la nouvelle qu'à Pozières il fallut aux Allemands saouler d'éther leurs hommes pour les faire se battre", écrit **The Saturday Review,** d'Angleterre.

Que dirait ce journal anglais s'il connaissait les calembredaines que servent à leurs lecteurs nos journaux anglais?

• • •

Sous le titre "Irish" and "Catholic" in Canada, le **Tablet,** de Londres, du 29 juillet 1916, publie la lettre suivante qui ne manque pas d'intérêt:

"Monsieur, — Dans votre numéro du 24 juin, le chanoine Murphy écrit que "in Canada and the States the Irish religion and the Catholic are synonymous". Je ne me sens pas prêt à discuter la valeur de son affirmation quant aux Etas-Unis, mais en ce qui concerne le Canada, l'affirmation du chanoine n'est pas basée sur des faits. Comme preuve, permettez-moi de vous donner quelques chiffres empruntés au recensement de 1911:

Population catholique au Canada		2,833,041
Français	2,050,000	
Austro-Hongrois	120,000	
Belges	9,000	
Polonais	30,000	
Italiens	40,000	
Indiens	50,000	
		2,299,000
Catholiques d'origine britannique		534,041

Ceci n'est qu'un à peu près. S'il y a erreur, j'ai donné les catholiques anglais comme plus nombreux qu'ils ne le sont, car je n'ai pas tenu compte des catholiques allemands, hollandais, scandinaves, suisses, asiatiques et africains.

J'ai examiné sérieusement la liste de nos prêtres telle que donnée par le "Catholic Directory" de 1916 et je trouve que des prêtres portant des noms anglais 71% sont Irlandais, 24% Ecossais et 5% Anglais. Au point de vue ethnique, la répartition est probablement la même. S'il en est ainsi, le nombre des Irlandais catholiques au Canada était, en 1911, d'environ 379,169, celui des Ecossais catholiques, de 128,170, celui des Anglais catholiques, de 26,702. Les Irlandais catholiques forment donc moins de 13⅓% de la population catholique totale du Canada. De sorte que le chanoine Murphy peut facilement se rendre compte qu'au Canada, Irlandais et catholique sont loin d'être des synonymes.

De plus, voici un autre fait très important. Le Canada avait en 1911 une population irlandaise de 1,050,384. Donc 36% seulement de la population irlandaise du Canada est catholique. En face de ces chiffres, dire qu'au Canada, Irlandais et catholiques sont synonymes, c'est dire un pur non sens.

Quand je commençai l'étude de ces statistiques, je ne prévoyais pas une aussi étonnante conclusion, et je serais heureux que quelqu'un me démontrât que j'ai tort.

Votre, etc.,
"Canadian".

Antigonish, N.-E., le 7 juillet.

• • •

Le jaunisme des "pasteurs" de Winnipeg scandalise la **Tribune** — qui leur ouvre néanmoins ses colonnes. Que dirait la **Tribune** si un des pasteurs de Winnipeg annonçait ainsi son prêche. Nous empruntons ce modèle à la revue protestante **Our Hope,** qui l'attribue à un pasteur de San Jose, Californie.

"More than a One-Night Stand When Will It Cease?

Hughes and Teddy Roosevelt Nominated, But Kramer is Elected by a Landslide!

First Baptiste Stock Booming Did a Church ever attempt so much?

Dr Kramer, the Baptist sky pilot: the best known man in San Jose, the minister with a punch, preaches on "Are Women Meaner Than Men?"

Miss Ingram, the noted woman cornetist, will play.

Hold your breath, horrible, turn out. Dr Kramer smashes all rules of conventionality by appearing and preaching in an ice cream suit to-night.

You must come early if you want a seat.

Hear the largest chorus choir in Northern California sing the latest hymns to-night.

Yes, the congregation will whistle the hymns. Follow the crowds."

Traduire ce texte lui ôterait de la saveur.

• • •

Le correspondent de la Gazette de Montreal, à Paris, écrit dans sa **causerie** de Paris du 29 juillet, parue le 19 août dans ce journal: "Les délégués commerciaux du Canada sont maintenant rendus en Italie. Ils sont satisfaits de leur travail en France. Ils ont obtenu des résultats définis. Où le Canada n'était jusqu'ici qu'un nom quelconque, ils ont réussi à faire pénétrer cette idée que le Canada est un pays où l'on peut acheter ce que l'on achetait auparavant en Allemagne. Ils ont aussi profité de leur voyage. Ainsi, un membre de la délégation m'a dit qu'il s'en retournerait au Canada résolu à conseiller à tous ses amis non seulement d'apprendre, mais aussi de parler français. Je pense que si les membres du cabinet ontarien qui s'occupent de cette question faisaient seulement un petit voyage en France, ils changeraient leur mentalité à l'égard du français. Ils profiteraient peut-être de l'occasion, — dont les Canadiens-français n'ont pas besoin de profiter,—pour laisser les enfants Anglo-Canadiens acquérir la supériorité que confère toujours la connaissance d'une autre langue, à part la langue maternelle. Une des choses qui m'ont le plus frappé, au sujet des visiteurs de l'association parlementaire impériale qui viennent de quitter Paris, c'est le fait que les Australiens, les Sud-Africains et les Néo-Zélandais sont très au courant des affaires françaises et connaissent la France. F. Rooth, le député hollandais de Pretoria, me dit qu'il a appris son français à la parisienne dans une école sud-africaine. Le député de Tasmanie lit et étudie constamment l'histoire et la littérature françaises. Ces gens reconnaissent la dette que le monde doit à la civilisation française et la distance qui les sépare de France ne les a jamais empêchés de se tenir en contact avec les idées françaises. Ils retourneront chez eux bien plus convaincus que jamais **qu'un homme qui connaît deux langues vaut deux hommes**" (en français dans le texte.)

LE COIN DES DAMES

CE n'est pas sans un soupir de profonde anxiété que les pères et mères canadiens-français ont vu leurs petits reprendre la route de l'école, le sac au dos. En effet, qu'adviendra-t-il d'eux? Et quelle attitude prendront les instituteurs et institutrices manitobains en face du nouveau programme d'études éclos des têtes chaudes d'orangistes?

Sont-ils assez stupides, ces gens-là, pour croire que nous, Canadiens-français, ploierons l'échine si aisément sous le poids de l'oppression et que nous obéirons sans protester aux volontés iniques de législateurs d'un gouvernement tyrannique? Allons donc! Puisque vraiment on veut se mesurer à nous, "petite race destinée à disparaître", ils vont voir s'il est facile de nous anéantir. Et comme dans l'Ontario, ils trouveront à qui répondre devant les vains efforts qu'ils tenteront pour ôter de l'âme et du coeur des enfants, l'amour de leur langue et l'attachement à leur foi.

Nous saurons rester fermes et dignes sous l'outrage et montrer que si la lâcheté a pris pied sur notre sol trempé du sang de nos ancêtres, elle y est entrée par voie étrangère!

D'ailleurs, n'avons-nous pas l'exemple de nos frères ontariens pour nous soutenir dans cette guerre ouverte contre nous? L'exemple de ces nobles institutrices qui, sans bravade, continuent l'enseignement aux petits Franco-Ontariens; l'exemple non moins sublime, et qui fait pleurer, de ces mères qui ayant conscience du dépôt sacré qu'est l'âme de leur chéri, n'ont pas craint de passer des journées entières à défendre les portes des envahisseurs chargés d'entreprendre à rebours l' "éducation", l'instruction de la jeunesse.

Ces lâches comptaient sans la force morale et la dignité qui font l'âme canadienne-française... Et force leur est d'avouer in petto que c'est une muraille que ne démolit pas qui veut. S'ils ont dans la tête le dessein satanique de ne pas amender leurs lois, ils nous verront, nous aussi, décidés à vouloir vaincre.

Il n'y a pas à se le cacher, hélas! l'avenir est gros d'orages. Unissons-nous donc toujours davantage, et sachons résister aux vents de l'oppression. Rappelons-nous aussi le courage inlassable des pauvres Acadiens, dont la vaillance a confondu leurs persécuteurs. Notre religion qui nous recommande de pardonner à ceux-ci, me trouve un tant soit peu récalcitrante à cet ordre divin, il semble. C'est que parfois c'est dûr. Amies lectrices, pardonnons, il le faut, mais soyons vaillantes "jusqu'au bout"!

JACQUELINE DES ERABLES.

22 août 1916.

ON est à cette heure où le jour n'a pas encore donné sa place à la nuit; le soleil en disparaissant répand sur ces collines des teintes merveilleuses. Une brise légère qui se réveille et qui vient du côté des bois en traversant les jardins fleuris emporte avec elle les plus suaves parfums. Oh! que la nature est belle à la campagne, et qu'elle est séduisante ici avec ce terrain accidenté, pour nous, habitants de la ville, habitués à la monotonie de nos plates prairies! Qu'il fait bon vivre ici, et je ne comprends pas qu'on veuille quitter cette vie des champs pour la vie bruyante et poudreuse de la ville. Il faut être insensible pour ne pas remarquer le charme magique qu'opère cette tranquillité, ce calme. On se grise presque de cet air frais et de cette solitude. On pense mieux, on aime plus sincèrement et on prie avec plus de ferveur, car Dieu se rencontre à chaque pas, et ici, sur ces monts, on dirait qu'Il a versé le trop plein de son coeur.

Peut-être suis-je de celles qui regardent tout avec des verres grossissants, mais Notre-Dame de Lourdes, avec sa coquette église, son monastère, son couvent et son école, n'a rien à envier à ses soeurs aînées. En parlant d'école, celle-ci mérite bien un peu d'éloges, car sur dix élèves qui se sont présentées aux examens, toutes ont réussi, et quelques-unes avec honneur, entre autre Mlle Gabrielle Arbez, arrivant la première de toutes les écoles bilingues de la province.

On entend souvent dire que les jeunes personnes de la campagne dédaignent la vie calme des champs et soupirent après les amusements et le mouvement divertissant de la ville. Ici tout respire le bonheur, le contentement suprême; on ne rencontre que des visages heureux. Cet après-midi, un tout petit homme avec un pantalon de personne de haute taille, fauchait avec le plus doux sourire, sous l'oeil fier de son père, les mauvaises herbes du chemin. Un peu plus loin une fillette traînait en chantant une petite chaudière contenant sans doute le souper du papa et des grands frères, car on travaille tard, de ce temps-ci, et le retour à la maison ne se fait que quand la lumière manque dehors. Il le faut bien: avec ses immenses champs de blé à couper, le cultivateur ne doit pas perdre une minute.

Oui, soyez heureux, habitants de la campagne; vous êtes les privilégiés. Votre vie n'est pas du tout monotone, pas telle qu'on se l'imagine d'habitude. Cette tranquillité, surtout le soir, est bonne pour l'âme. Pas un bruit... seule la voix de Dieu se fait entendre au coeur, et qu'il fait bon de l'écouter dans ce grand silence de la nature.

GERTRUDE.

Notre-Dame de Lourdes, Man., le 18 août 1916.

QUESTIONS ENFANTINES

La beauté des yeux ne dépend pas seulement de leur couleur, de leur éclat et de leur forme, mais des cils bien ombragés, des sourcils bien tracés contribuent largement à les embellir et chez les bébés et les jeunes enfants il est très recommandable de les soigner. Ainsi il est bon, quand vous essuyez le visage de ces petits, de ne point frotter les cils et les sourcils à rebrousse-poil.

Pour les enfants qui vont à l'école, le soin des yeux est un devoir pour les parents. Il faut s'assurer que l'enfant voit bien, car s'il est obligé de tenir son livre près des yeux pour voir, et s'il a les yeux rouges, c'est le temps de consulter un médecin. Le peu de progrès que fait un enfant a souvent pour cause qu'il ne voit pas bien ce qui est écrit sur le tableau. De plus, de la négligence à soigner des yeux malades peut résulter la cécité.

Gertrude.

DE LA MODE

Les Parisiennes portent des insignes militaires. — Le succès du béret des fusilliers.

Le **Temps** nous dit que l'on rencontre dans les rues de Paris, des femmes dont le costume éroque l'uniforme militaire. Ce n'est pas que ce costume pour la couleur ou pour la coupe, ait eu comme modèle un vêtement de soldat. Cette ressemblance en effet ne nous frappe ni de loin ni de près. La toilette féminine ne s'est pas mise à l'ordonnance, mais elle a emprunté aux armées en campagne la plupart des attributs qui sont des marques de distinction et des parures. Vous voyez s'avancer une jeune personne dans un tailleur bleu-marin ou khaki; l'ensemble est sobre et pour ainsi dire "éteint", cependant sur un parement ou un revers de la veste, sur le col généralement brillent et rayonnent quelques points d'or. Vos regards attirés vers ces points lumineux, distinguent bientôt des broderies dorées; vous reconnaissez sans peine tantôt des grenades, tantôt des ancres, tantôt des étoiles ailées ou des ailes geminées. C'est un hommage à l'armée qui passe! C'est la proclamation d'une préférence pour un corps d'élite. La femme, avec cet attribut éclatant. ne veut pas que vous ignoriez où vont, où sont ses pensées. Elle a le courage de sa prédilection; elle la montre; elle l'affiche hardiment. Elle ne fait pas d'ailleurs de personnalités; nos héros sont trop nombreux parmi les grenadiers, les troupes coloniales, les marins ou les aviateurs pour que cette marque soit une claire désignation. Tout ce que nous dit cette passante patriote se réduit à ceci: "Le front a mon secret". A quoi l'on réplique mentalement: "Vous auriez pu, la belle, placer ce secret plus mal".

Il y a dans cette manifestation muette un reste de la vieille chevalerie. Autrefois, les chevaliers, dans les combats et les tournois, portaient les couleurs de leurs dames. Nos dames ont repris cette galante tradition: elles portent les insignes militaires de leurs élus. Les insignes militaires promus à la dignité de parure féminine viennent se poser sur la toilette sans en modifier la ligne. Les ancres et les ailes d'or ne se voient pas de loin, et les grenades n'éclatent qu'à distance. Vestes et jaquettes gardent leur forme habituelle.

La guerre opère des transformations autrement visibles chez la modiste. Le chapitre des chapeaux vient de s'enrichir d'un nouveau paragraphe :l'avènement du béret, du béret marin, de ce béret qui a fait appeler nos vaillants fusilliers "les demoiselles à pomponrouge." Le béret qui triomphe à cette heure, pourrait valoir aux femmes l'épithète de "fusiliers à pompon noir". C'est en effet un pompon de soie noire qui termine et couronne le béret. Il ne manque pas même à la nouvelle mode, le ruban doré qui encercle la coiffe marine. Seule l'inscription en lettres d'or est absente, c'est-à-dire le nom du navire ou la désignation de la spécialité. Mais il ne saurait y avoir de doute; le couvre-chef de nos matelots fait actuellement partie du costume de nos Parisiennes. Paris n'est-il pas, en effet, un vaisseau amiral "Fluctuat". Ses élégantes mathurines qui sont l'ornement de son bord revêtent l'uniforme, la tenue de guerre et de combat. Elles commencent par la tête. L'adoption du béret amènera-t-il un changement dans la chaussure? Aucun symptôme jusqu'ici n'annonce la fin des jupes courtes et des bottes longues.

"Courrier des Etats-Unis."

RECETTES

Gelée de poires

Mettez sur le feu des poires coupées par morceaux recouvertes d'eau. Faites-les bouillir jusqu'à ce qu'elles soient en marmelade; passez cette décoction au tamis; ensuite vous mettez une livre de sucre pour une pinte de jus de poires, alors vous mettez le tout sur le feu et le laissez bouillir jusqu'à ce que la gelée paraisse cuite assez que le superficie plisse un peu. Vous observerez aussi qu'il ne faut point couvrir les poires en les cuisant; cela ternirait la gelée.

• • •

Poires frites

Prenez des poires mûres, enlevez les coeurs, mais ne les pelez pas et faites frire dans le beurre en les tournant souvent.

• • •

Poires au four

Enlevez les coeurs de dix grosses poires et remplissez les cavités avec du sucre. Placez dans un plat allant au four. Couvrez d'eau, ajoutant une demi tasse de sucre et une tranche de citron. Couvrez et laissez cuire dans le fourneau pendant une demi-heûre. Alors enlevez le couvert et laissez jusqu'à ce que les poires soient tendres.

Mettez les poires dans un plat à servir et faites bouillir le jus en ajoutant du sucre. Versez sur les poires et servez froid avec de la crême.

• • •

Pouding aux poires

Ingrédients: 1 pinte de poires; 1 tasse de sucre; ½ noix de muscade; ½ tasse d'eau; tranches de pain rassis.

Préparation: Coupez les poires en petits morceaux et placez dans un plat allant au four, un rang de poires, saupoudrées de sucre, puis un rang de tranches de pain et ainsi de suite jusqu'à ce que le plat soit rempli. Couvrez d'eau et laissez cuire dans un four modérément chaud. Servez avec une sauce au beurre.

M. L. G.

LA CEINTURE FLECHEE

Lors de l'exposition annuelle de la Canadian Handicrafts Guild, à la Art Gallery de Montréal, en mars dernier, ayant appris qu'on exhibait une collection de ceintures fléchées et qu'une de nos compatriotes y confectionnait même une ceinture sous les yeux des visiteurs, je m'y rendis dans le but de voir ce spectacle plein d'attrait pour un curieux des choses de son pays. Tout d'abord, j'examinai la collection de ceintures, particulièrement celles qui étaient destinées aux bourgeois des **Compagnies** et qui sont ornées de dessins en rassades formant partie du tissu, puis je lus sur le catalogue de la Guild la notice suivante qui mérite de prendre place ici, à titre documentaire:

"An interesting feature of the Canadian Handicrafts Exhibition is the beautiful collection of Canadian sashes — the Ceinture fléchée. Some of them are very old and their wonderful texture and exquisite colouring make them very valuable. The stict is an intricate one and is known as the "arrow stitch", just why no one seems to know. Some writers say it is of Norman French origin, and others say it is Spanish. It is just possible that the pattern may have been invented by settlers, to whom an arrow was a too frequent signal for disaster. The art of weaving these sashes is known at present by only a few workers The Guild is making every effort to retain this art so that new sashes may be made that will compare favourably in texture and colour with these fine old ones. The Ceinture Fléchée is distinctly Canadian and makes an effective addition to the costume of those engaging in winter sports."

Ensuite, je me rendis voir la fameuse tisseuse, Mme Françoise Venne, qui travaillait allègrement, malgré ses soixante-dix ans passés. La Guild l'a découverte après bien des recherches à l'Assomption et les environs, car les confectionneuses de ceintures se font excessivement rares maintenant, l'industrie du tissage domestique, sous toutes ses formes, étant tombée, en ce pays, dans une désuétude bien regrettable. Ayant fait la connaissance de la vénérable septuagénaire, elle s'offrit gracieusement à m'expliquer sa manière d'opérer qui est comme suit: Après avoir choisi sa laine, l'ouvrière la nuance, puis la fixe le long d'une règle d'un pouce par six pouces plus ou moins. Cette règle est fixée horizontalement au moyen d'une ficelle à un dossier de chaise ou à une targuette de fenêtre. Le tissage ou plutôt le nattage, car il n'y a pas de trame, est assez compliqué, mais il peut s'apprendre assez facilement par une personne habituée à natter la paille ou les tapis. L'ouvrière commence son travail en alternant obliquement du centre à gauche et du centre à droite. Une confectionneuse habile fabrique une ceinture en quatre ou six semaines à travers ses petits travaux de ménage. Autrefois, une ceinture se payait $10 alors qu'on fournissait la laine, aujourd'hui Mme Venne exige $25 et plus. D'après elle les vraies ceintures fléchées ne se fabriquaient qu'à l'Assomption et c'est la famille Brouillette dont elle fait partie qui était dépositaire du secret de cette industrie, voici comment: Sa grand'mère qui était acadienne reçut, un jour, la visite d'un Acadien chassé de son pays par le "grand dérangement". Il avait une ceinture de ce genre et il la lui donna en cadeau. Comme elle était adroite et s'intéressait à tous les genres de tissage, celui de la ceinture lui plut beaucoup, par son originalité. Ce que voyant l'Acadien lui enseigna le secret de la fabrication. Ces ceintures ayant conquis immédiatement la faveur du public, elle transmit son art à tous ses garçons et filles indifféremment, qui à leur tour le léguèrent à leurs enfants. Mme Venne n'avait que huit enfants lorsqu'elle apprit, et elle a natté les quantités de ceintures durant salongue existence. Fait curieux, aucun de ses descendants n'a voulu se rendre maître de son secret ,car "la jeunesse d'aujourd'hui, me dit-elle, avec un sentiment de regret, estime que ce beau travail est trop peu rénumérateur pour ce qu'il exige de patience"... Elle s'arrête là, mais je devine par le regard qu'elle promène sur les belles dames anglaises qui l'entourent, qu'elle voudrait ajouter: "Nous allons donc le perdre cet art qui était bien à nous, puisqu'il n'y a plus que nos concitoyennes saxonnes qui s'en occupent"? Cette légende pas plus que la notice n'expliquent d'une façon concluante l'origine de la ceinture ni surtout, du dessin qui lui vaut sa renommée, mais il y a là des informations qui devraient servir à mettre les chercheurs dans la bonne voie."

E.-Z. Massicotte.

"Bulletin des recherches Historiques."

LE BAN

Autrefois les publications officielles se faisaient à son de trompe ou de tambour. C'était "le cri public".

A Sorel, aux Trois-Rivières, le cri public existe encore. Seulement depuis plus d'un siècle que les troupes françaises sont parties, le tambour et la trompette sont remplacés par une cloche à la main que le crieur sonne à tour de bras, au coin des rues, sur les places, devant les hôtels et généralement dans tous les lieux fréquentés. .

Dès qu'il a battu son ban (le mot est ancien, correct et pittoresque), le silence s'établit aussi loin que l'on suppose que puissent s'entendre ses paroles. En même temps, apparaissent par les portes et les fenêtres du voisinage les figures de tous les habitants. Il n'en manque aucun. C'est un coup de baguette magique, un changement de décors à vue, comme au théâtre. On va apprendre la nouvelle du jour! Si elle offre quelque intérêt, on en causera jusqu'au lendemain. Si elle est sans valeur, si c'est un lieu commun, on en médira au moins deux heures durant, et, en ce cas, malheur à celui ou celle qui en est l'objet, l'auteur ou le bénéficiaire!

Le crieur sait placer un interval le entre le son de sa cloche et l'instant où s'élève sa voix. C'est le moment de la mise en scène. Il promène autour de lui un oeil exercé, pour juger l'auditoire. Parfois, son regard va jusqu'à imposer silence aux groupes lointains peu soucieux de ses faits et gestes. Puis, si l'annonce ou la criée doit être un tant soit peu longue, il déroule avec mesure un papier sur lequel est couchée la prose officielle.

J'ai connu un crieur qui profitait du moment solennel où tous les yeux étaient fixés sur lui pour sortir avec majesté son mouchoir à carreaux et faire entendre dans le silence dont il avait été l'invocateur, une série de détonations nasales fort réjouissantes. Quelques gamins riaient invariablement à cet endroit du cérémonial. Nombre d'auditeurs maugréaient de leur côté, mais lorsque ceux-ci manifestaient par trop ouvertement leur mauvaise humeur, notre homme remplaçait le mouchoir par la tabatière. Et il fallait le voir priser! On ne prise plus comme cela de nos jours. C'était la tradition du grand siècle, au temps des jabots de dentelle et des chiquenaudes savantes. Un priseur royal, quoi! Tout y était: la tête en arrière, un peu penchée à droite; la canne (je veux dire la cloche) sous le bras gauche dont la main tenait la boite aromatique entrebaillée; la main droite relevée avec une grâce parfaite à la hauteur de la joue; le coude droit carrément rejeté en dehors, au-dessu du niveau de l'épaule et la jambe! comme il savait l'art difficile de l'arrondir en l'avançant!

Une femme de mon quartier, qui devait l'avoir vu depuis plusieurs centaines de fois accomplir cette grande action, n'en paraissait point blâsée. Que de fois ne l'ai-je pas entendu rentrer chez elle riant aux éclats et s'exclamant: "Le drôle de corps, comme il est toujours amusant"!

J'ai connu un autre crieur qui ne savait pas lire,

"Mai se gardait bien de l'avouer aux gens".

Il ne manquait jamais de déployer un papier, que les malins reconnaissaient pour être souvent le même, sur lequel il lisait, ou plutôt chantait en forme de récitatif bien scandé:

"M. Jérémie Laloupe fait savoir à quiconque il appartiendra qu'il a emprisonné une vache rouge qui fréquentait ses choux et ses rabioles. Le propriétaire pourra la ravoir en payant les dommages et les frais du ban".

Un unique et dernier coup de cloche suivait pour annoncer que tout était fini.

Prix du ban, trente sous, quelquefois un écu, selon la tournée qu'exigeait la partie intéressée.

Benjamin Sulte.

"Mélanges d'histoire et de littérature."

LE BROYAGE DU LIN

Ces concours utiles et agréables prenaient toutes les formes qu'on voulait leur donner. La toile du pays était en grand usage chez nos pères, et pour cela le lin était un article de culture indispensable au Canada. Le broyage ou brayage du lin, pour en tirer la filasse et l'étoupe, amenait souvent des réunions fort gaies. Les mères et les filles y prenaient part, laissant aux hommes le gros de la besogne, comme l'installation à l'abri du vent, généralement au bord d'un bois, la disposition des braies en état de solidité, l'érection de la chaufferie, la préparation du combustible nécessaire, etc. On avait dû préliminairement battre le lin pour en conserver la précieuse graine. On l'avait fait rouir à la rosée sur le gazon pendant des semaines, puis remis en gerbes pour le transporter au lieu de l'opération.

Tous ces préparatifs faits, commençait alors avec animation le jeu des braies. Chacun prenait une poignée de lin brut, soigneusement chauffé et séché sur un tréteau à claire-voie, au-dessus d'un feu sans flamme; il la faisait passer à plusieurs reprises sous la mâchoire unie de sa braie, rompant en petits bouts le bois de la tige qui tombait à ses pieds, ne lui laissant en mains que les filaments dégagés de l'écorce et de la chenevotte. C'était la douce filasse qu'on remettait aux mains plus délicates des femmes et des filles pour la peigner et en faire des rouleaux tressés. Le procédé du séchage du lin donnait parfois lieu à des scènes émouvantes. Il arrivait, par exemple, que la chaleur trop intense du brasier mal contrôlé communiquait la flamme au lin séchant sur le tréteau. C'était comme l'éclair de la nue tombant sur un toit de chaume et le consumant en un instant. L'émotion devenait grande dans l'assistance, sur le moment, mais le seau d'eau mis en réserve, en prévision d'un tel accident, avait vite raison de l'incendie. Cependant, l'humiliation de la chauffeuse inattentive ne s'effaçait pas de sitôt; elle avait à subir le feu des plaisanteries et des quolibets durant tout le jour pour expier sa négligence.

On ne joue plus guère à ce jeu dans notre province, la bonne toile canadienne ayant été remplacée, au moins en grande partie, par les cotonnades beaucoup moins substantielles et moins salubres.

Raphaël Bellemare.

"Alliance Nationale, 1908."

L'HOSPITALITE DU CANADIEN-FRANCAIS

L'hospitalité du Canadien-français marche de pair avec sa courtoisie. De fait, ces deux qualités ne surgissent-elles pas de la même source? Que sont-elles, sinon les fruits divers greffés sur le même arbre? Si pauvre qu'il puisse être, le Canadien-français est toujours prêt à partager son dernier verre de vin, son dernier morceau de viande ou de pain avec son prochain, surtout si celui-ci est encore plus pauvre que lui-même.

Byron Nicholson.

Pour Lire au Foyer le Dimanche



LES JOURS GRAS

Nous sommes donc aux jours gras. Entendez-vous le trot mesuré des chevaux, les vibrations argentines des sonnettes, les sifflements des **lisses** d'acier sur la neige? Entendez-vous les rires à demi-étouffés sous les **robes de carrioles?** Tout le jour et dans toutes les routes, les voitures circulent. Ce sont les amis qui vont souper chez les amis, les parents qui visitent les parents. Tout le monde sort ou reçoit. Comme ce diable d'Asmodée, enlevons les toits et laissons pénétrer nos regards dans l'une de nos maisons; par celle que nous verrons, jugeons les autres. C'est fait. La maison que nous avons décalottée est celle d'un bon habitant. Elle est grande et arbore deux pignons rouges. Notre habitant aime le plaisir et le petit coup; il est généreux, honnête, hospitalier, et — pardessus tout — marguillier en charge. Les invités arrivent: Ils sont quarante de leur bande. Vieux et jeunes, hommes et femmes, veufs ou non, le nombre pas plus que le genre, rien n'y fait. Les femmes se déshabillent, les hommes se décapotent et les chevaux se détellent. Il fait froid et l'on prend un verre de gin pour se réchauffer; s'il ne faisait pas froid, on en prendrait quand même. Les hommes s'asseoient et causent de mille choses: des chevaux et de la récolte, des promesses du gouvernement, des taxes et des prochaines élections. Les femmes ne jasent pas moins, et, si les dernières nouvelles ne suffisent pas, elles rééditent les premières, soigneusement revues, corrigées et augmentées. Les jeunes filles ne font qu'un rond dans la **place**; les pieds leur brûlent de Il porte gravement sous le bras, danser. Voici le joueur de violon. et précieusement enveloppé dans un mouchoir de poche, l'instrument désiré; un stradivarius de fabrique canadienne. On verse à boire pour lui donner du bras, et, soudain, — sous le doigt exercé qui les met d'accord, — tour-à-tour les cordes vibrent et sonnent, pendant que les clefs tournent en criant dans la tête gracieusement cambrée du violon.

Ces préludes font courir une affluve de volupté dans la salle; les coeurs tressautent et les visages résine a rendu agaçant — commence à se promener légèrement s'illuminent. L'archet, — que la de la chantrelle à la grosse corde, en caressant la seconde et la troisième, comme pour essayer ses forces, puis, tout à coup, il entame le reel à quatre vif et entraînant. Alors galants et amoureux se cherchent et se trouvent. On danse pour le plaisir de danser, mais que la danse est agréable avec ceux que l'on aime!

Aux reels succède la gigue, la plus difficile, la plus belle, et la plus honnête des danses, à mon avis. Puis viennent les cotillons alertes avec leurs chaînes capricieuses, les oiseaux, les Sir Roger — qu'on appelait tout bonnement de mon temps et dans mon village — **rénegeurs!** Et puis encore, les quadrilles gracieux avec leurs marches et leurs contremarches mesurées, les lanciers compliqués et brillants et les celedonias tapageurs. Et puis encore quelquefois, pour les vieillards qui aiment à nous donner une leçon de grâces... corporelles, le menuet précieux et mignard, avec ses salutations incessantes et ses gestes doucereux. Et toujours l'instrument résonne! et toujours les danseurs tourbillonnent! et le violoneux, en bras de chemises, ne se rendra qu'avec le dernier crin de son archet ou la dernière corde de son violon.

Cependant tout le monde n'aime pas la danse, et il en est pour qui une partie de quatre-sept vaut tous les autres amusements réunis. Il ne faut pas en vouloir à ces gens-là, de crainte que l'âge qui éteint d'ordinaire les autres passions, ne nous apporte la passion du quatre-sept. Ces courtisans des cartes, qui valent bien après tout les autres courtisans, se sont depuis longtemps attablés. Ils luttent deux contre deux; l'enjeu, c'est l'honneur; et, à les voir attentifs à leur main ou aux cartes qui passent, on dirait qu'ils jouent les destinées des candidats conservateurs ou libéraux. Quels cris et quels éclats de rires s'élèvent tout-à-coup! Comme ces joueurs sont honteux! comme ces autres sont glorieux!... Ah! c'est un capot ou une vilaine qui vient d'être servi!...

"—Retirez-vous d'ici, joueurs maladroits, allez apprendre à jouer! disent les uns.

—C'est la faute **à ma compagnie,** répliquent les autres".

Oui, quoiqu'il arrive, au jeu de cartes comme aux autres jeux, quand deux personnes sont coupables, c'est toujours la faute de l'autre.

Mois voici que sur des chevalets on couche des planches, et que sur ces planches on étend des nappes, et que sur ces nappes on place des assiettes et des plats, des verres et des carafes!... Et la senteur du ragoût monte jusqu'au plafond; et le fumet des pâtés à la viande et aux pommes fait passer des frissons dans l'estomac des gourmands; et les volailles rôties qui dorment — richement dorées par la braise — leur dernier sommeil, dans les plats de faïence bleue, attirent fatalement plus d'un oeil de convoitise! Les soupers sont joyeux à la campagne, car il n'y a pas de gêne — et là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir, vous le savez. — Les soupers du mardi gras surtout sont joyeux et longs. On voudrait voler quelque chose au carême. Puis quand l'appétit est un peu plus que satisfait, et la soif, joliment plus qu'assouvie, on chante au lieu de faire des discours. A mon avis c'est bien plus gai, et bien plus raisonnable aussi, parce que cela aide la digestion; seulement il se trouve des gaillards qui chantent un peu trop fort et un peu trop souvent. Ils croient que l'on chante d'autant mieux que l'on chante haut, et, comme ils supposent qu'on aime à les entendre, ils n'aiment pas à nous lâcher. Mais enfin les voix se fatiguent, les refrains deviennent plus courts ou plus rares, et, finalement, il arrive un moment où le dernier chorus est bien le dernier. Alors on se disperse pour se réunir de nouveau autour des tables à cartes ou au son du violon. Et jusqu'à minuit sonnant, c'est un entraînement irrésistible, une véritable fureur de plaisirs.

Mais le trait caractéristique du carnaval, c'est la mascarade. Et pourtant la mascarade elle-même tombe en désuétude. Elle ne se plus que le mardi gras.

Autrefois un homme sérieux et une femme non moins sérieuse s'affublaient d'un masque aussi grotesque que possible et de vêtements bizarres. L'homme s'enveloppait de jupes, la femme enfouchait la culotte — et, conduits par un cocher à l'air mystérieux, ils allaient de porte en porte, buvant, mangeant et dansant mieux que les autres, au grand plaisir de la foule. Souvent, des curieux parvenaient à soulever un masque, et alors, derrière la vilaine grimace en carton peinturluré, ils apercevaient parfois un adorable minois. Aujourd'hui, dans la plupart des paroisses, quelques jeunes gens et les enfants seuls se donnent la peine de se farder avec de la suie pour effrayer d'autres enfants. Mais en revanche ils se sont identifiés avec le jour même de la fête, et on les appelle les Mardi-gras!

L.-Pamphile Lemay.

"Fêtes et Corvées".

LES AVEUGLES SOUS LA MITRAILLE.

Sous Arras, juin 1915.

..Il est certain que la position n'a rien de ce qu'un officier d'état-major, blond, ironique et décidé, appelait, hier, "de particulièrement agréable." Mais, ajoutait-il, "tout a une fin, vous verrez."

Cette ville, placée entre deux feux depuis plus de huit mois, a pu voir chaque jour, comme d'une veine brisée s'écoule le sang goutte à goutte, s'enfuir ses habitants, par groupes qui s'égaillaient le long de la route que les obus boches, de temps en temps allongeant leur tir, visitaient de façon furibonde en fauchant les arbres.

La route! Elle va de cette ville d'Arras, pitoyable, que les bandits teutons arrosent de leurs projectiles, vers Aubigny, à nous et bien tranquille...

..Sous la pluie battante, nous suivions en auto, ce soir-là, cette route. Dégagés pour quelques heures de toute besogne militaire, nous étions allés à Arras, que les boches furieux, bombardaient avec acharnement.

Dans le quartier de la gare, tout s'achevait de s'écrouler sous l'acier allemand. Les toits se mariaient aux pavés de la rue; les murs des maisons se fondaient sous la mitraille boche, et dans le chaos immense qui dominait, pantelante l'ossature déchiqueté du beffroi, on entendait des cris à travers les explosions. Mes amis et moi, nous assistions à cette desturction systématique de toute une cité qui, jusque-là, avait vécu dans sa robe toute dentelée par les gloires et les traditions. Tout un passé sous le canon des barbares, se fracassait devant nous.Les corniches, les fenêtres, les portes s'abattaient, qui furent aux temps héroïques, amoureusement sculptées par des artistes passionnés.

Pour communier dans la mort impie, comme si les choses avaient une âme et que, devant la horde germanique, le passé voulut se réunir au moderne, les fils télégraphiques et téléphoniques s'abattaient en même temps que les statues du XXe siècle, dans la même chute éperdue, sacrilège.

Au coin d'une ru eque les obus ne fouettaient pas encore, un gendarme était blotti sous une entrée voûtée. Il nous aperçut et, de son abri nous cria:

—Mais, f..z donc le camp!.. Vous allez vous faire tuer par les Boches! C'est pas idiot! Vous ne les voyez donc pas? Ils sont là!

Du doigt il nous désignait un point derrière la gare.

C'est vrai qu'ils étaient là, mais absorbés par nos tristesses devant tous ces désastres, vraiment, nous n'y pensions pas.

Nous nous éloignâmes par la porte Beaudimont— détruite entre parenthèses, depuis avant-hier ainsi que la rue de ce nom.— Une minute après, un obus arrivait de la ligne en arrière, à cet endroit. On n'a jamais revu le gendarme, qui, s'il ne reçut pas un éclat du projectile, dût être écrasé par le mur s'abattant sur lui sans miséricorde.

...Nous revenions d'Arras en automobile. Notre voiture mainlongue file de braves autobus, distribuant, aux lueurs rougeâtres tenant dans la nuit, dépassait une de leurs lumignons prudents, les viandes sanglantes du derniers abattage militaire.

Le ciel pleurait à verse sur toute la misère humaine. A droite les tours du mont St-Eloi se découpaient, dans leur martyre, aux feux brusques de nos batteries allumant soudain dans le ciel noir l'éclair bref de leurs distributions,— à elles aussi. A gauche, des meules de paille et la plaine zébrée de pluie qui s'étendait jusqu'à l'ouate épaisse des nuages bas qui semblaient épouser le sol.

On alluma le phare de l'auto... Plus de risques! Nous étions maintenant dans la région des 75 qui avaient l'air, chaque fois qu'ils tiraient, de rire d'un rire gouailleur suivi de ce sifflement qui nous faisait l'effet d'une note bien nourrie de ténor.

Soudain, dans le brouillard, que notre phare, cependant puissant, ne pouvait réussir à dissoudre complètement, sur la gauche, nous distinguâmes des ombres grisâtres qui déambulaient à la queue-leu-leu.

Ces ombres tâtonnantes semblaient soudées les unes aux autres, maillons blafards d'une chaîne que nous percevions, s'arrêtant quelquefois, vacillant un instant, puis repartant dans le noir opaque qui bordait funèbrement le bas côté de la route.

Notre voiture stopa et s'inclina plein sa lumière à gauche. Dans na vers le cortège, projetant en la circonférence de clarté, nous aperçumes alors une Soeur de Saint-Vincent de Paul qui marchait en serre-file, puis nous reconnûmes, le coeur seré, dans cette théorie falote, les aveugles des deux sexes de l'asile d'Arras que les Filles de Charité évacuaient sous les obus boches!

Les yeux creux, les mains agrippées à la jupe ou au veston des êtres humains qui les précédaient, ils allaient d'une allure fatale, buttant à chaque pas dans les branches des arbres fracassés par la mitraille.

Ils n'avaient nulle plainte, pas un mot ne sortait de leur bouche serrée, et l'on sentait, à les voir, dans le halo de notre phare, que leur attention, toutes les facultés qui leur restaient tendaient sans cesse à ce double but: aller vite et ne pas tomber.

De temps en temps, le long de la file en grisaille, une voix s'élevait qui s'efforçait d'être d'un enjouement décidé. C'était une cornette détrempée de plus qui exhortait tel ou telle de ses aveugles.

—Allons, Charles, allons! Encore un petit effort! Voyons, Thérèse, ne lâchez pas la jupe de Céline, sinon vous tomberez!

Les pauvres infirmes tournaient vers la voix leur triste visage fermé.

—Oui, ma Soeur, disaient-ils.

Une fillete aveugle, plus hardie, demanda:

—Est-ce qu'on arrivera bientôt?

Notre auto, maintenant, allait au pas, projetant sur le cortège son pinceau de lumière, aidant ainsi les deux religieuses, en tête, à avancer sans encourir le risque de choir et à entraîner toute la suite sur un terrain à peu près sûr.

On marcha longtemps ainsi. La pluie venait de cesser. Le ciel se nettoyait et prenait une teinte violette où les fusées lumineuses de l'ennemi mettaient, par brusques poussées, des notes fuguarantes ajunes et rouges, éclairant parfois au-dessu d'une ligne d'arbres qu'on devinait confusément à l'horizon, sur la droite, le vente pléthorique d'un "draken-ballon" boche.

Dans l'air lourd, la gorge puissante des canos jetait dans cette nuit terrible de l'invisible et implacable bataille ses hoquets de mort. Au loin brillaient quelques faibles lumières.

—Allons, du courage! On arrive, on y est presque!

Les maisons de la route apparurent enfin, basses et trapues, sous les arbres.

Les admirables Soeurs de Charité les aperçurent.

Une de celles qui formaient l'extrême-pointe cria:

—Voilà Aubigny! Voilà Aubigny!

C'était le port, c'était le salut, la gare libératrice, le train qui file au loin, hors des combats... Fini, l'exode!

Toutes se signèrent. Leurs aveugles étaient sauvés!

Sinclair.

LE CHARIVARI

Un autre usage, quelquefois très déplaisant pour les uns, et fort amusant pour les autres, est encore en vigueur dans le Bas-Canada: c'est ce qu'on appelle le **charivari.** Quand un jeune homme épouse une veuve, ou un veuf une jeune fille, les habitants du quartier se réunissent, et armés de cornes de bélier, de vieilles chaudières, de trompettes d'étain et d'autres instruments de musique ou de guerre aussi bruyants, ils se dirigent vers la maison du nouveau couple, et demandent le paiement de la taxe imposée par un antique usage. Le taux en est fixé d'après l'état de fortune des parties qui doivent l'acquitter. Si on ne paie pas de suite, la maison est étroitement bloquée, et exposée pendant plusieurs heures à un jeu continuel de brocards bien scandaleux. Pendant tout ce temps, la bande anti-harmonieuse fait entendre... des airs offensifs, arrangés pour la circonstance. Si la somme demandée n'est pas payée à cette première sommation, la même cérémonie se renouvelle le lendemain, et les nuits suivantes, jusqu'à ce qu'enfin les assiégés, fatigués de ces hostilités, se déterminent à capituler.

E.-A. Talbot.

"Cinq années de séjour au Canada". — Traduit de l'anglais, 1825.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

UN SAINT CANADIEN

Comme nous l'annoncions hier, la canonisation du Père Isaac Jogues, martyr Jésuite de la Nouvelle-France, sera bientôt proclamée par la Sacrée Congrégation des Rites. Cette nouvelle réjouira tous ceux qui s'intéressent aux premiers jours de la nation canadienne; elle confirmera l'opinion de la naissance providéntielle de notre race sur les rives du Saint-Laurent.

Longtemps avant les procédures de la canonisation du Père Jogues, instruites à Rome en 1903, en même temps que celle des Pères Bréboeuf, Lallemand, Daniel et Garnier qui ont subi le même martyre aux premiers temps de la colonie, tous les faits miraculeux au sujet de ce martyr avaient été compilés et soumis, au cardinal Bégin, archevêque de Quebec. A ce tribunal préliminaire, tous les événements de la vie du missionnaire martyr, ses oeuvres publique et privées, ont été jugés au critérium de la sainteté requise pour la canonisation. Egalement les principaux historiens de sa vie, le Père Arthur Jones, de Montréal, le Père Daniel Lowery, du diocèse d'Albany, les Pères T. J. Campbell et John J. Wyane, ont étudié la vie et les oeuvres du jésuite martyr, afin de préparer un mémoire, qui serait présenté aux autorités de Rome.

Une multitude de preuves évidentes sur la sainteté du Père Jogues a fait l'objet de l'enquête préliminaire de Québec, et parmi celles-ci, figure l'admiration d'un pasteur protestant pour le missionnaire martyr, admiration qui l'a porté à ériger une verrière du Père Jogues dans sa propre église. Celui qui prit une part active à la découverte de l'endroit exact du martyre du Père Jogues, c'est le général Clark, d'Auburn, un autre protestant.

Le mémoire de la canonisation, présenté à Rome, en 1903, reçut l'attention qu'il méritait de la part des autorités de la Congrégation des Rites. La cause procéda lentement jusqu'à ce jour, où définitivement les plaidoiries des avocats s'accordèrent sur la sainteté de la vie et des oeuvres du Père Isaac Jogues.

Le Père Jogues naquit à Orléans, France, le 10 janvier 1607 et entra dans la Société de Jésus en 1625. Ordonné prêtre de Jésus 1636, il vint en Canada comme missionnaire des Hurons; avec ses compagnons, il se dévoua à l'oeuvre des missions sauvages avec une ardeur apostolique remarquable. En 1641, il évangélisa les Algonquins, et l'année suivante, en revenant d'une mission dans les forêts des Trois-Rivières, il fut fait prisonnier par les Mohawks. Ces Indiens le soumirent à la torture mais lui laissèrent la vie sauve à cause de son grand courage et de son héroïsme en face de la mort. En 1643, des marchands hollandais l'aidèrent à s'évader et le ramenèrent sur l'Hudson et de là en France, où il reçut les honneurs qui convenaient à son rang.

Mais il demanda à revenir au Canada, et il fonda une mission chez les Mohawks, appelée la mission des martyrs, à cause du sort réservé aux missionnaires, qui donnèrent leur vie en semant la parole de l'Evangile. Le Père Jogues réussit à négocier un traité entre les Mohawks et le gouvernement français; mais, plus tard, les Indiens le soupçonnèrent de trahison et décidèrent sa mort avec tous les raffinements de la cruauté sauvage.

Le Père Jogues était un religieux d'une haute culture intellectuelle; durant sa courte vie de missionnaire—il vécut à peine quarante ans—il écrivit trois livres: "Une description des Nouveaux Pays-Bas," "Une notice sur la vie de René Goupil," "Un journal de sa captivité."

A l'endroit de son martyre, une chapelle est élevée, desservie par le Père John J. Scully, celui qui a conduit les procédures de la canonisation.

—Le Devoir.

EN CHINE. — LE MOUVEMENT RELIGIEUX

Le R. P. Ts'oei, s.j., l'un des rares prêtres chinois de la Chine, était de passage à Montréal, la semaine dernière. Un représentant du **Devoir** a obtenu de ce missionnaire chinois d'intéressants renseignements sur les progrès du catholicisme en Chine.

Les prêtres indigènes qui se dévouent à la conversion de leurs compatriotes sont-ils bien rares? demanda au missionnaire le représentant du **Devoir.**

"Ils sont très rares, répondit le R. P. Ts'oei, s.j. Et il ne peut pas facilement en être autrement. Il faut d'abord convertir les païens pour recruter quelques vocations. Et celles-ci ne s'éveillent pas chez les nouveaux convertis, car il faut attendre au moins une génération avant qu'un Chinois de naissance, né de parents chrétiens, se destine au sacerdoce. La conversion des Chinois, poursuit-il, s'est faite très lentement. Avant 1900, nos recrues étaient peu nombreuses. Mais depuis cette époque, le mouvement du progrès du catholicisme dans cet immense pays est considérable, puisque, chaque année, 3,000 catéchumènes reçoivent le baptême. Et pour répondre aux besoins immédiats de toute cette population catholique grandissante, le clergé des missions chinoises, tant régulier que séculier, comprend à peine cent prêtres."

Le nouveau président de la république n'est pas catholique, mais il est très sympathique au catholicisme. Les bonzes n'ont aucune influence. Le peuple les tient en profond mépris.

LE SAINT-PERE ET L'OEUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE

Le 19 juin, le Pape a reçu plus de 5,000 enfants romains appartenant à l'Oeuvre de la Sainte Enfance. Après une adresse lue par le cardinal Vincent Vannutelli, le Pape a répondu par un important discours. Benoît XV fit un éloge magnifique de cette Oeuvre. "Les chers enfants qui en font partie, dit-il, sont destinés à faire du bien, et Nous ne saurions dire s'ils en font davantage aux autres ou à eux-mêmes."

Et Sa Sainteté, après avoir développé cette double pensée, termina son allocution en exprimant le désir que toutes les mères chrétiennes aient à coeur de parler souvent à leurs fils des enfants infidèles, et qu'elles les forment elles-mêmes à remplir les obligations de la Sainte--Enfance.

Autour de la Ferme



FAIRE MIEUX

Faire mieux, c'est le noble but poursuivi par tous ceux qui ont à coeur le progrès réel, qu'il s'agisse du corps, de l'âme ou même de la prospérité matérielle.

Nous ne résistons pas à tirer la conclusion d'un entretien survenu entre deux personnes l'année dernière et que nous ne venons que d'apprendre.

—Vous n'auriez pas trois cents piastres à me prêter; je voudrais faire casser plus grand de terre afin de produire du blé l'an prochain?

—Mais, cher ami, répondit le charitable et très avisé interlocuteur, vous êtes seul, vous avez cent acres en culture, c'est plus grand qu'il ne faut, vous perdriez de l'argent en cultivant plus grand.

L'autre n'était pas bien convaincu, mais le second tenait bon.

—Faisons un marché: je vais vous trouver de l'argent à la condition expresse que vous le dépensiez à améliorer les cent acres que vous avez, et que vous ne casserez pas de nouvelle prairie. conseil.

Il le fit, prépara son terrain comme le terrain demande à être préparé pour pousser du blé. Sur un morceau cultivé avec le plus grand soin, il récolta l'automne suivant du 46 minots à l'acre, et sur la lisière voisine, dans le même champ, du dix-huit minots à l'acre. Il vendit son blé, remit l'argent emprunté, pris la résolution de ne pas casser de terre aussi longtemps qu'il serait seul, — car, dit-il, j'en ai plus qu'il ne faut, si je veux y mettre le soin voulu, ce que je désire faire.

La grande majorité de nos cultivateurs cultivent trop grand de terre, et la cultivent trop mal. Il y a certains frais communs qu'il faut faire, que votre récolte rapporte du 40 ou du 10. C'est le même temps pour labourer, le même temps pour herser, le même temps pour semer, le même temps pour couper, et au surplus il faudra régulièrement plus de temps pour entretenir une terre qui pousse du 10 au lieu du 40, car la première est généralement sale et épuisée, c'est un nid aux mauvaises herbes.

Cultivons moins grand et cultivons mieux. Laissons les luzernes et les trèfles nettoyer nos terres en les améliorant, plutôt que de dépenser quatre à cinq piastres l'acre pour les tenir en labour d'été, et les épuiser de plus en plus, car le labour d'été nettoie mais n'engraisse pas, — c'est le coup de fouet au vieux cheval qui bondit un peu pour retomber plus épuisé immédiatement après.

AGRICULTEUR.

BETAIL

Mardi le 29 août

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—

De choix	$7.00 à $7.25
Bon	$6.50 à $7.00
Moyen	$6.00 à $6.25

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—

De choix	$6.75 à $7.00
Bon	$6.25 à $6.50
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$5.00 à $5.50

De 700 à 1,000 livres—

De choix	$6.50 à $6.75
Bon	$6.25 à $6.50
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$5.00 à $5.50

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—

De choix	$6.00 à $6.50
Bon	$5.50 à $5.75
Moyen	$5.00 à $5.25
Ordinaire	$4.50 à $4.75

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—

Choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.25 à $5.50
Ordinaire	$4.00 à $4.75

De 800 à 1,000 livres—

De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.25 à $5.50
Ordinaire	$4.00 à $4.75

Boeufs (Bulls)

De choix	$5.00 à $5.40
Moyen	$4.50 à $4.75
Bologne	$3.75 à $4.25
"Cutters"	$3.50 à $3.75
"Canners"	$2.75 à $3.20

Boeufs (Oxen)

Bon	$6.50 à $7.00
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$4.50 à $5.50

Veaux

De choix	$8.50 à $9.00
Bon	$7.50 à $8.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv. Prix	$6.25 à $6.50
Bon. De 800 à 950 livres. Prix	$5.50 à $5.75

"Stockers"

De 450 à 800 livres—

De choix (breedy steers) Prix	$6.25 à $6.50
Moyen (taureaux)	$5.50 à $5.75
Ordinaire (taureaux) Prix	$5.00 à $5.25
De choix (breedy heifers) Prix	$5.50 à $6.00
Moyen (taures)	$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures)	$5.00 à $5.25

Porcs

De choix	$11.25 à $11.50
Lourds	$8.75 à $9.00
Légers	$10.50 à $11.00
"Stags"	$5.75 à $6.00
Truies	$7.75 à $8.00

Moutons

Agneaux de l'année (choix) Prix	$9.00 à $10.00
Agneaux de l'année (ordinaire). Prix	$8.25 à $8.50
Lourds	$8.00 à $8.25
Légers	$7.25 à $7.50

OCTOBRE

Préparez-vous pour l'hiver

Mettez toutes les poulettes dans les poulaillers ce mois-ci. Voyez à ce que les poulaillers soient en bon état de réparation. Arrangez les trémies, les accessoires, etc. Mettez tout en bon ordre dans le poulaillers afin que les poulettes ne souffrent de rien lorsqu'elles y seront placées.

Sélectionnez les poules

Lorsque vous mettez les poulettes dans leurs quartiers d'hiver, vous ferez bien de les sélectionuer avec soin. Ne gardez pas celles qui ne sont pas développées ou qui présentent des défauts. C'est également le moment de mettre de côté celles que vous désirez garder pour la reproduction. Vendez, avec les cochets, toutes les volailles dont vous ne comptez pas vous servir pour la reproduction la saison prochaine.

Engraissement en épinette

Si vous n'avez pas d'épinette pour l'engraissement, préparez-en Ne vendez pas de cochets ni même de poulettes avant de les avoir mis en bon état de chair.

Cherchez les premières pondeuses

Marquez les poulettes qui pondent avant la fin de ce mois ou en novembre et servez-vous-en pour la reproduction une autre année. **C'est la poulette qui pond la première qui vous donnera le plus d'oeufs. Mettez-lui donc un anneau à la patte. C'est celle-là qu'il vous faut.**

Cherchez la dernière poule qui mue

N'allez pas faire l'erreur de tuer la poule qui mue tard. Règle générale, la poule qui mue à ce moment de l'année est la meilleure pondeuse; elle a pondu tout l'été tandis que la poule qui a maintenant toutes ses plumes a passé l'été à ne rien faire.

Commencez l'année de basse-cour le 1er novembre

L'année de basse-cour doit commencer le 1er novembre; c'est le meilleur moment. C'est alors que les poulettes commencent à pondre. Prenez vos mesures cette année pour savoir au juste ce que vous rapporte votre basse-cour. Faites un inventaire des derniers jours d'octobre; inscrivez au crédit de la basse-cour toutes les volailles et tout l'équippement que vous avez.

Tenez vos comptes

Comptez au débit de votre basse-cour la nourriture que vous donnez et tous les autres frais. Ayez un coffre à grain. Mettez-y le grain par sac et inscrivez sur une carte, au-dessus du coffre, le nombre de livres que vous y mettez à la fois. Inscrivez au crédit de la basse-cour tous les oeufs et toutes les volailles vendus et vous pourrez dire dans un an d'ici combien votre basse-cour vous a rapporté net.

EPLUCHETTES DE BLE D'INDE

Plusieurs de mes lecteurs n'ont pas eu, sans doute, la bonne fortune d'aller aux épluchettes, et ne connaissant pas les douces émotions que fait naître dans le coeur de l'heureux éplucheur qui le trouve, un épi de blé-d'Inde rouge. Moi je puis vous parler sciemment de ces choses... **quorum pars magna fui,** dirai-je avec le poète latin. Mais, d'abord, je me hâte de déclarer qu'épluchette est un mot tout à fait canadien de même qu'éplucher, dans le sens que je lui donne ici. Il faut que je sois précis, car la critique a les dents pointues.

Une pyramide de blé-d'Inde a surgi comme par enchantement au milieu de la salle, disons plutôt de la cuisine, — car chez nous les habitants, on ne connaît que trois sortes d'appartements: la cuisine, la chambre et le cabinet. La cuisine, c'est la pièce principale, et la plus grande partie de notre vie s'y passe. Je ne veux rien insinuer de méchant en disant cela. Je veux seulement dire qu'elle est à elle seule presque toute la maison; c'est là que l'on fait bouillir la marmite, que l'on reçoit les intimes, que l'on dîne et que l'on travaille... La chambre, c'est autre chose. On y entre aux quatre grand'fêtes de l'année et pour les soupers du carnaval. Les **messieurs** y sont toujours admis cependant. C'est là qu'on reçoit le curé et les marguilliers. Ces cabinets, ce sont les chambres à coucher; c'est là que... l'on se réveille pour la première fois et que l'on s'endort pour la dernière. Donc, au milieu de la cuisine s'élève une pyramide d'épis chaudement enveloppés dans leurs robes, —et l'on attend le signal de l'attaque. Le voici! on se précipite, en poussant un cri de joie, à l'assaut du léger rempart. Je ne sais comment cela se fait, mais le dieu de l'amour a si bien favorisé tout le monde, que chacun se trouve auprès de l'objet aimé. On forme une ceinture aux épis, on se presse les uns contre les autres, à la seule fin croyez-le bien, d'être plus près du blé-d'Inde. Les chaises feraient perdre un espace précieux; on les laisse dans leurs coins et l'on s'assied à terre. Un étrange froissement de feuilles sèches annonce que le travail commence. On dépouille complètement les épis qui doivent être égrenés bientôt; on laisse trois ou quatre feuilles à ceux qui doivent être gardés en tresses. Les plus éveillés de la bande des éplucheurs ont toujours quelques ripostes à lancer, quelques drôleries à faire. C'est un besoin pour eux de faire rire les autres, comme c'est un besoin pour d'autres de rire toujours. Les feuilles tombent drues, s'amoncellent et forment bientôt de moëlleux coussins. Une espérance anime les travailleurs, l'espérance de trouver un **blé d'Inde d'amour** — on appelle ainsi un épi rouge — car ce blé-d'Inde est mieux qu'un talisman; non seulement il vous préserve de la mauvaise fortune pendant la soirée, mais il vous investit d'un doux privilège, celui d'embrasser qui vous plaît. Quelquefois le possesseur de l'heureuse trouvaille dissimule son plaisir et son épi; il va traîtreusement déposer un chaud baiser sur une joue qui ne s'y attend pas, et ne produit qu'ensuite, au milieu des éclats de rire et des applaudissements, la pièce justificative; quelquefois il pousse, de suite, un cri de joie, puis il agite comme un trophée l'épi de pourpre. Alors les yeux cherchent sur qui va tomber la faveur. Souvent la préférée — qui n'est pas sans quelque pressentiment — se trahit d'avance en rougissant tout à coup. L'épi rouge ne doit servir qu'une fois; mais... trouvez donc une loi qui n'est pas enfreinte! J'ai vu un épi rouge dans une épluchette où tout le blé-d'Inde était jaune — j'ai vu un épi rouge sortir vingt fois d'une enveloppe vingt fois improvisée!... Ce diable d'épi provenait d'une autre épuchette; je crois même qu'il avait été peinturé... Ce qui fait voir que la prévoyance est une excellente chose.

Les jeunes filles qui développe un blé-d'Inde d'amour, ne peuvent cacher ni leur émotion, ni leur contentement, mais d'ordinaire, elles ne se prévalent point du privilège qu'il donne. Il ne faut rien moins que les rigueurs de la loi pour les décider à s'en prévaloir, et encore se moquent-elles de la loi. Rien de beau comme cette craintive pudeur!... Aussi la récompense ne se fait pas attendre, car elles ne refusent pas, ces jeunes filles, de prêter à leur ami, cet épi qui les embarrasse, et l'ami galant ne manque jamais de prouver sur le champ sa reconnaissance. Laquelle des deux choses est la plus admirable, de cette candeur ou de cette ruse?...

Pendant que l'on travaille, le feu s'allume dans la cheminée, l'eau bout dans le grand chaudron pendu à la crémaillière, et les plus beaux épis cuisent pour le réveillon. Ceux qui préfèrent le blé-d'Inde rôti n'auront qu'à s'approcher du foyer et à tourner, devant la braise, les grains d'ambre qui vont prendre une saveur exquise. Le réveillon sera gai; le reste de la nuit s'écoulera dans les amusements de coutume; car toutes ces fêtes et ces corvées, ne sont, après tout, que divers chemins pour arriver au même but...

L.-Pamphile Lemay.

"Fêtes et corvées."

LA GROSSE GERBE

La récolte est rentrée, le champ est nu, et le chaume dresse partout ses tiges perçantes. Il ne reste plus qu'une gerbe à faire, c'est la dernière, c'est la grosse gerbe! Deux harts des plus longues lui font une ceinture qui fait gémir sa taille souple. On le met debout; on noue des fleurs à sa tête d'épis et des rubans à sa jupe de paille. Puis, en se tenant par la main, l'on danse autour des rondes alertes. On épuise le répertoire des vieux chants populaires, et l'on remplit le ciel de rires, de murmures et de cris. Les petits oiseaux sont jaloux de ces chants nouveaux qui s'élèvent du sein de la prairie: ils protestent de leur plus douce voix; et les bêtes à cornes, surprises ou émerveillées, regardent de loin avec leurs grands yeux pensifs.

Enfin, la gerbe est placée au milieu d'une grande charrette, tous les moissonneurs s'entassent alentour, et le cheval, orné de pompons rouges ou bleus, selon sa couleur politique, se dirige à pas lents, — écoutant crier l'essieu, ou songeant à l'inégalité des conditions — vers la grange où la gerbe orgueilleuse va dormir, oubliée parmi les petites et les humbles, son dernier sommeil.

La fête de la grosse gerbe se termine par une soirée de jeux et de danse comme toutes les autres réjouissances populaires.

Cette coutume de célébrer ainsi la rentrée de la moisson, nous vient aussi de France. Là, dans la plupart des départements, elle est encore dans toute sa vigueur; mais ici, elle s'en va..., elle est partie...

L.-Pamphile Lemay.

"Fêtes et Corvées."

LES CAPOTS BLEUS

Dès l'hiver de 1665, M. de Courcelle, gouverneur du Canada, avait surnommé les Montréalais "ses capots bleus", à cause de la couleur de leur vêtement. Il avait pour eux une considération spéciale, et comme quelqu'un s'étonnait de cette prédilection: Que voulez-vous, répondit-il, je n'ai trouvé de gens qui m'aient mieux servi pendant la guerre et qui m'aient mieux obéi".

Dollier de Casson.

"Histoire de Montréal."

Cote du Grain

MARDI SOIR, LE 29 AOUT

BLE.	Déchargé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	"Smutty"
No. 1 Nord	154½		145	144	144
" 2 Nord	152		143	142	142
" 3 Nord	148½		141	138	138
" 4 Nord	142		136	132	132
" 5 Nord	137		127		
" 6 Nord	127		121		
Fourrage	120		115		
AVOINE					
2 C. W.	50⅛		46⅝		
3 C. W.	49⅜		45⅞		
Extra 1 four.	49⅜		45⅞		
No. 1 fourrage	48⅜		45⅞		
No. 2 fourrage	48⅛		45⅛		
Rejeté	46⅝		44⅝		
ORGE					
No. 3	82		77		
No. 4	78		73		
Rejeté	72		67		
Fourrage	72		67		
LIN					
1 N. W. C.	191¼				
2 C. W.	188¼				
3 C. W.	163½				
Rejeté	163½				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Octobre	149	49⅝	47⅝	193½
Novembre				
Décembre	143⅞	79⅞	193	
Mai	147⅞			

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

EN PROVINCE

SAINTE-ROSE DU LAC

Samedi soir notre charmante localité a été le théâtre d'une réunion comme nous n'en avions pas encore vue. M. Eugène Abraham, un des pionniers de notre paroisse s'est fait construire sur sa ferme située à quatre milles du village, une magnifique résidence.

Tenant, à cette occasion, à réunir autour de lui tous ses amis, il avait fait annoncer cette soirée le dimanche auparavant à la sortie de la messe. Tous étaient invités sans distinction. Aussi voyait-on arriver dès sept heures de nombreux véhicules, depuis les "Ford" et les "Overland" les plus modernes jusqu'aux légers "buggys" qui seront bientôt chose du passé. Les premiers arrivés, en attendant la foule qui allait toujours grossissant, visitèrent la nouvelle bâtisse depuis la cave jusqu'au faîte: chauffage à eau chaude, tout a l'égoût, salle de bain, eau aux étages, etc., d'un commun accord tous trouvent un confortable parfait. Quelques-uns, amateurs d'antiquités, n'ont pas hésité à franchir la rivière sur un rustique pont suspendu et ont pris plaisir à constater les progrès accomplis de la vieille maison de "logs" à la maison qu'on allait inaugurer: progrès tout à l'honneur du propriétaire.

Tout à coup, à l'appel des violons, jeunes et vieux se pressent dans les spacieux appartements, et aussitôt les "sets" de succéder aux "sets", les polkas aux valses, avec un entrain qui ne se démentit pas de toute la soirée, et avec une correction où les plus méticuleux n'auraient rien trouvé à reprendre.

Sans être le moins du monde incommodé les uns par les autres, nous avons pu voir vingt couples évoluer à la fois, tandis que les amateurs de musique se pressaient pour entendre les accents entraînants des gramophones et que les amoureux de la dame de pique faisaient leur "whist" au premier.

Sans aucune exagération, nous pouvons évaluer à environ 200 personnes le nombre de ceux qui ont répondu à l'invitation de M. Abraham, et ont tenu par leur présence à lui prouver leur sympathie. Toute l'élite de Sainte-Rose était représentée. Nous déplorons seulement que notre député, retenu à Winnipeg, n'ait pu arriver à temps pour cette réunion si cordiale.

Après le goûter auquel chacun fit honneur, les groupes ont commencé à se disperser, heureux de cette soirée où la plus parfaite entente n'a cessé de régner. A celui qui nous a procuré le plaisir de cette réunion familiale, félicitations et merci de grand coeur.

J'ai vu.

LAURIER

Grande visite au presbytère, et surtout visite très rare: les abbés Deslandes, directeur du Petit Séminaire, et Boivin, curé de Somerset, confrères de classe de notre curé et arrivés au pays le même jour. Heureuse coïncidence, c'est en même temps le mariage d'une fille de Laurier, Liliane Frédette, fille de Jules avec Joseph Martin, expéditeur de trains au C. N. R. de Saint-Boniface.

Les mariés se rendirent à l'église en auto, la mariée accompagnée par son père, le marié par Hermégilde Frédette. Un grand nombre suivait aussi en auto, chose inconnue jusqu'ici à Laurier.

Le mariage a été célébré par M. le curé d'Elie, l'abbé J.-A. Halde. M. R. Pinvidie, de Sainte-Rose du Lac, a rehaussé l'éclat de la fête par son beau chant, accompagné par l'organiste de la paroisse. Je ne vous parle pas des habits des mariés et des cadeaux reçus, car ça m'insulte quand je lis cella dans les gazettes.

* * *

Mme N. Fournier, de Saint-Boniface, est en promenade chez son père M. A. Trottier.

Germain.

SAINT-PIERRE JOLYS

Melle Blanche Laroche nous a quitté dimanche soir pour Chicago.

* * *

Melle Anna Bodée était de passage à Winnipeg la semaine dernière.

* * *

Le pèlerinage de Saint-Malo aura lieu dimanche prochain.

* * *

On annonce le prochain mariage de M. Ernest Théroux à Melle Germaine Péloquin.

Félicitations!

Restaurant Galipeau. Toujours en mains un assortiment complet de: Bananes, Pistaches, Liqueurs, Légumes, etc.

En vente à des prix modérés.

* * *

L'équipe de Transcona est venue rencontrer nos jeunes dimanche. Melheureusement pour elle, ce fut une défaite.

Yeux-morts.

ELIE

Melle Joséphine Dufresne et ses frères, Napoléon et Alfred, sont venus, dimanche matin, de Saint-Raymond. Ils firent le voyage en auto. Ils sont les hôtes de M. Elie Dufresne et de Mme Louis Bernardin. Départ lundi, accompagnés de Melles Dora et Mariette Bernardin, qui les accompagnèrent jusqu'à Saint-Boniface. Nous espérons qu'ils ont emporté un bon souvenir de notre village et qu'ils y reviendront.

* * *

Lundi, le 21 août, Mme Edouard Payment et M. Eugène Deslauriers, ont été faire une promenade d'auto à Ploff Creek.

* * *

M. et Mme Adonal Dufresne et leur famille sont allés en automobile faire un agréable voyage à Saint-Norbert chez Mme Louis Bernardin.

* * *

Melle Laura Alarie nous a quitté pour aller faire la classe à Fannystelle. Nous lui souhaitons bon succès.

* * *

Melle Bernadette Bernardin est partie pour Fisher Branch en compagnie de ses deux oncles M. M. Arcade et Simon Ménard.

Colombe messagère.

SAINT-CHARLES

L'année scolaire à notre couvent doit commencer le 4 septembre prochain. Nul doute que les élèves, anciennes et nouvelles, arriveront en grand nombre comme par le passé. Les RR. SS. Oblates du Sacré-Coeur et de Marie Immaculée ont tout lieu de s'attendre à voir se combler d'enfants leur magnifique couvent. Tout est là pour les y attirer: un très grand édifice éclairé, réchauffé, aéré à la perfection, situé sur les bords de l'Assiniboine, au milieu des arbres et de la verdure, à la campagne et pas trop loin de la ville, tout près des tramways électriques.

Peut-il y avoir une maison d'éducation mieux appropriée à notre population canadienne-française du Manitoba?

Les parents qui confient leurs enfants à nos bonnes Soeurs sont sûrs de leur procurer une éducation foncièrement religieuse et une instruction de première valeur, tant dans la langue anglaise que dans la langue française. Pour preuve, ils n'ont qu'à consulter les résultats des examens des années précédentes. Encore cette année les élèves y ont remporté un magnifique succès. Sur 18 élèves qui ont composé, 15 ont réussi, dont 5 avec honneur. Voici leurs noms:

Grade XI — Mlles Blanche Carbonneau (honneur), Annie Betts (honneur), Florence Lambert.

Grade X — Mlles Gisèle D'Amours (honneur), Eveline DeGagné (honneur).

Grade IX — Mlles Lucie Gagné, Annie Pekary, Philomène Fortier et Marie-Anne Scott.

Grade VIII — Mlles Rita McKinnon (honneur), Elizabeth Therrien, Anna Lanthier et Solanges Laflèche.

Examens de musique

7 essais, 7 succès

Mlles Lilian Riley (honneur), Alice Mollot (honneur), Blanche Carbonneau, Lucie Gagné, Anna Lanthier, Solanges Laflèche et Sinda Castagnier.

* * *

En visite au presbytère: le R. P. Thibaudeau, de Duluth, ancien curé de notre paroisse.

Nous avons été heureux de l'entendre encore une fois nous prêcher la parole de Dieu. De son côté il s'est dit très heureux de se retrouver au milieu de ses anciens paroissiens, et de prier encore dans cette église qu'il a bâtie lui-même. Il a été enchanté de la voir éclairée à la lumière électrique.

* * *

En visite dans leur famille: le R. P. Joseph Paillé, o.m.i., et M. l'abbé Clovis Paillé, de Rainy River.

* * *

En visite au presbytère: les RR. PP. O'Dwyer, O'Donnell, Thibaudeau et les curés Halde et Bastien.

* * *

Le R. P. L. Gladu est venu passer la semaine avec notre Père curé. Nous souhaitons agréable bienvenue au directeur de l'**Ami du Foyer.** Après avoir joui si souvent des beautés de son beau petit journal, nous jouirons à présent de sa bienfaisante présence au milieu de nous.

* * *

Le R. P. Curé a eu aussi le bonheur de recevoir la visite de ses deux petites nièces, Soeur Saint-Adéodat et Soeur Saint-Jean des Lys, de la Congrégation des Soeurs de la Sainte-Famille. Elles ont reçu leur obédience pour la maison de l'archevêché de Saint-Boniface.

* * *

En visite chez M. l'abbé Georges Laflèche, M. Antonio de Margerie, de Sainte-Anne des Chênes.

* * *

Notre joli petit cimetière a été orné dernièrement de beaux monuments funéraires dûs à la main habile de M. Pirotton, de Saint-Boniface. Les familles Caron, Paillé, Russell, Lane, en faisant preuve de doux souvenirs pour leurs chers défunts donnent bon exemple aux autres qui s'exécuteront assurément bientôt.

LETELLIER

Jeudi dernier, notre vénérable curé, M. Jutras, est revenu, enchanté de son voyage dans la province de Québec.

* * *

Mardi dernier, les Révérendes Soeurs Marie-Ange et Marie-Aloyse, des Cinq-Plaies, de Saint-Léon, étant en voyage pour Crookston, se sont arrêtées ici pour visiter leurs parents.

* * *

M. Ernest Manseau doit épouser Mme Veuve Lavoie, de Saint-Jean-Baptiste, mardi. La cérémonie aura lieu à Saint-Jean-Baptiste. Nos plus sincères souhaits les accompagnent.

* * *

Dimanche il y eut une belle joute de balle au camp entre Letellier et Saint-Jean-Baptiste. Le résultat fut 19 à 12 pour Letellier.

MM. Ed. Comeault et H. Bouchard se distinguèrent au bâton, en frappant chacun un coup de quatre buts. A la quatrième manche le résultat était 12 à 1 en notre faveur. Alors nos joueurs, pour ne pas décourager nos adversaires, leur ont laissé faire dix points de suite, mais ce fut tout ce qui leur fut donné.

Il y en a qui disaient qu'Alexandre ne pouvait pas frapper, mais il leur prouva le contraire en frappant un coup de trois buts. "Pit" paraît encore assez bon athlète, car il nous a montré comment faire toutes sortes de petits tours de gymnastique sur le champ de balle au camp.

Il faut espérer que messieurs les joueurs de Saint-Jean-Baptiste reviendront prendre leur revanche sous peu.

* * *

M. l'abbé Alexandre Deschambeault et son frère Antoine, qui étaient en promenade ici depuis une quinzaine de jours, doivent repartir pour Saint-Boniface cette semaine.

* * *

Nous avons un agent, M. Guilbert, qui achète du blé pour le Comptoir Agricole. Tâchons d'en profiter, puisque c'est une compagnie canadienne-française.

* * *

Mme A. Commune, de Saint-Boniface, est en promenade au presbytère, chez ses parents et amis.

* * *

Plusieurs personnes de Letellier et de Saint-Pie sont allées au pèlerinage, à Saint-Malo, dimanche dernier. Elles sont revenues enchantées de leur voyage.

* * *

M. Basil Lavallée, qui devait partir pour faire les battages dans l'Ouest, a reçu un télégramme, disant que la rouille et la gelée avaient ravagé toute la récolte.

* * *

M. Odilon Bois est parti lundi matin pour aller faire les battages dans l'Ouest. Nous espérons son retour bientôt.

* * *

Mme Tommy Maheué, de Morris, est en promenade chez sa mère, Mme Bois.

* * *

Mlle Irène Cyr, de Saint-Jean-Baptiste, est en promenade chez son oncle, M. Calixte Manseau.

Notre ami Eugène dit qu'il voudrait changer de place avec tous les gens du village. Moi, je ne me charge pas de la chose, car je craindrais d'avoir une drôle de position.

* * *

M. Hector Bois a perfectionné son restaurant. Qu'on y vienne en grand nombre, car c'est un vrai restaurant de ville.

Le Héros.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

C'était le 24 juin. Dès l'aube du jour, les citadins, levés matin, circulaient déjà dans les rues de Québec. Ce mouvement inhabitué, l'allure enjouée des citoyens, leur marche empressée et la circulation matinale des voitures, donnaient à cet ensemble un air de fête. Le soleil avait gravi dans un ciel sans nuage, la journée s'annonçait chaude; chacun voulait profiter de l'air frais du matin! De grandes voitures entourées de feuillages circulaient lentement dans les rues et un homme debout au milieu des sièges encore vides, criait: "A Sillery; 25 cents la place pour aller à Sillery"!

Tout le monde se rendait à ce coquet village, situé à quelques milles de Québec, où l'on célébrait la Saint-Jean-Baptiste.

Le 24 juin est un jour de joies simples et sincères à la campagne où le peuple aime l'église par éducation, mais aime sa fête nationale par nature. Il n'y a pas le faste et les grandes démonstrations allégoriques qui remplissent les rues des villes, les équipages richement harnachées, des sociétés nombreuses et de toutes les espèces, des cavalcades représentant des personnages d'époques historiques très éloignées. A la campagne tout est spontané; tout ce qui s'y fait a une couleur locale empreinte de sincérité et de patriotisme. Le peuple, habitué à une vie simple et régulière loin des villes où l'orgueil étale ses oriflammes pompeuses, prépare, avec enthousiasme et harmonie, une fête qui réjouira tout le monde.

Depuis plusieurs jours, les citoyens de tous les rangs, les riches comme les pauvres, les grands et les petits, le propriétaire, le prolétaire, le maître, le serviteur, la main blanche qui tient la plume comme la main rugueuse qui bat le fer ou conduit la charrue, tous sont des amis, des frères, qui unissent leurs efforts pour faire belle la fête de leur patrie.

De bonne heure, nous apercevons déjà sur les routes qui aboutissent aux villages, des files de voitures remplies de gens qui viennent écouter les paroles saintes de leur curé, les discours patriotiques des premiers du village, voir le p'tit saint Jean-Baptiste et son agneau, tous les deux de la paroisse, applaudir la musique, visiter les rues pavoisées de sapins, les lanternes chinoises suspendues un peu partout à des ficelles fixées aux arbres, les drapeaux tricolores déployés jusque sur le plus humble hameau, les arcs-de-triomphe qui s'élèvent grandioses dans les airs, et lire — quand on sait lire — sur les banderolles de toutes les couleurs qui serpentent et s'entrecroisent dans les érables, l'emblème de leur fête nationale, les inscriptions patriotiques:

O Canada, mon pays, mes amours!
Vive la France!
Sol béni de nos aïeux!

Les rues sont remplies de gens gais qui causent, chantent, se donnent des poignées de main, s'invitent, qui à un fricot, qui à un **épluchage de blé d'Inde.**

Les vieux sont en prière à l'église, cherchant du coin de leur âme un sourire miséricordieux de Celui qui les jugera bientôt. Les jeunes ont du temps devant eux et escomptent leur salut dans les rues, où les jolies filles épient du coin de l'oeil un regard amoureux de Baptiste, de Calixte, de Napoléon, **les coqs de la paroisse.**

Les cavaliers montés sur des chevaux hébétés, à peine remis des travaux de la veille, galopent dans les rues bordées, de chaque côté, de jeunes érables et de fougère, et leurs insignes s'envolent au vent avec grâce et grandeur, font éclore dans le coeur des bonnes campagnardes de l'admiration pour André, Tanisse et Jérémie qui sont dans les honneurs. Le canon gronde, il est dix heures. La procession va se mettre en marche. La foule sort de l'église, la place est trop petite pour contenir tout le monde et les commissaires ordonnateurs ont toutes les peines à tenir l'ordre, à commander la multitude qui veut voir.

C'est la Saint-Jean-Baptiste, voyez-vous; ça ne vient pas souvent, et tous les Canadiens y ont droit. Pas de distinction ce jour-là: on veut faire passer monsieur le maire le premier, mais Batisette, le quêteux, est un brave qui aime aussi son pays, et il ne se ferait aucun scrupule de marcher à son côté.

La procession défile par la grande rue du village qui serait trop étroite pour laisser passer les chars orgueilleux d'une ville, mais assez spacieuse pour recevoir les voitures garnies de feuilles d'érable de nos braves villageois, forgerons, menuisiers, boulangers ou paysans: de nos gais lurons chantant sans art, mais avec enthousiasme les chansons du pays: Vive la Canadienne...

Ca sent le canadien; chacun, dans son effort pour voir réussir la fête, déploie ce qu'il a de talent, de goût, de connaissance, d'originalité qui donne à la démonstration un cachet unique qui sent lerroir et la sincérité.

A la campagne, pas de ces airs où le snobisme s'affiche et déteint, pas de propos agressifs et de rebuffades entre compatriotes, pas de petits conquérants portant gauchement la panoplie d'un chevalier d'un chevalier du moyen-âge, mais la franchise, l'harmonie, le patriotisme: Par derrière chez ma tante...

Vive la Canadienne, vole mon coeur vole, etc...

L'habit simple comme parure, mais un coeur de patriote comme embellissement; la fête les grise, chacun est heureux le jour de la Sait-Jean-Baptiste.

La procession s'avance au son de la musique, au bruit des acclamations. Le canon détonne et porte au loin, dans les airs, le signal de la joie débordante que répercutent les montagnes, dont l'écho va s'éteindre en grondant dans la chaumière des vallons lointains.

Un menuisier dans son atelier, entouré de ses mioches tout barbouillés, achève, en chantant, le meuble qui lui rapportera le pain de sa famille et l'épouse, tout près, file en souriant, la laine de ses moutons qui servira à faire des bas bien chauds pour l'hiver rigoureux. Suit un chantier de terre neuve, représentant des colons harassés de fatigue et toujours remplis de courage, travaillant sans relâche, abattant les arbres, brûlant les broussailles. Ils enlèvent les pierres, coupent les racines, ouvrent le sein de la terre, tracent des sillons, y enfouissent la graine qu'ils arrosent de leurs sueurs, qui germera, donnera la fleur qui se change en pain et les nourrira.

L'allégorie est grandiose, voyez ce qui se passe; sur l'aire d'une grange, des gens battent au fléau. Parmi eux, des jeunes paysannes, en jupe de flanelle du pays, coupée court aux mollets, des souliers de boeuf, un grand chapeau de paille relevé sur les bords, les manches detroussées jusqui'aux coudes, travaillent au côté de leur père qui sue, battent le grain, en recueillent la graine, s'enhardissent à la tâche, remuent tout avec la désinvolture et la force d'un homme.

C'est ça la patrie: c'est le brave ouvrier qui peine tout le jour et vient se reposer tous les soirs dans son foyer, au milieu de ses enfants; c'est le vieux laboureur qui, au coucher du soleil, revient du bout de sa terre, tout courbé et meurtri, s'asseoir avec bonheur aux pieds de l'âtre qui fume, causer doucement à son épouse, en caressant ses deux plus jeunes enfants assis sur ses genoux.

Il n'est point d'allégorie dans nos campagnes, c'est la vie vécue elle-même, ce sont les moeurs, les habitudes, la réalité, la nature même de nos paysans qui se réjouissent tout bonnement, chantent gaiement en dansant la ronde autour des sillons.

Le p'tit Saint-Jean-Baptiste passe, timide et craintif avec son agneau blanc tout frisé, entre deux haies de spectateurs qui admirent. Les bonnes mères toujours affectueuses le regardent en pleurant de tendresse et l'on entend dans la foule des voix de bonnes femmes qui chuchotent: "Cher p'tit chien"...

Quand la procession est finie, nos braves villageois se réunissent par groupes dans les bois et mettent la table sur le gazon. L'on y mange, l'on rit, l'on boit avec harmonie. Les farauds de la paroisse organisent des danses et nos paysannes se dressent avec un petit air, dans leur belle robe du dimanche. Il n'y manque rien; Baptiste a emporté son violon. Pendant que les jeunes s'amusent, les papas se passent leur blague de tabac, allument une bonne pipe et causent des belles choses qu'ils ont vues...

Mais la fête n'est pas finie, et faudra voir le soir, le feu d'artifice et l'illumination dans tout le village — jusqu'à ce pauvre Batissette qui a mis cinquante cents, sa quête de huit jours — pour acheter des lanternes chinoises.

Dr Paul-Emile Prévost.

"L'Epreuve"

UNE INTERVIEW DU GENERAL JOFFRE

(Le **Journal**)

Le correspondant parisien de l'United Press, de New-York, nous communique les déclarations suivantes que lui a faites avant-hier le généralissime Joffre:

J'ai grand plaisir à recevoir les représentants de l'opinion publique américaine, parce que cela me donne l'occasion d'exprimer combien j'apprécie ce que les Américains ont fait pour la France dans la crise actuelle.

La France sortira du conflit avec sa traditionnelle amitié pour l'Amérique grandement fortifiée parce que nous ne combattons pas seulement pour un idéal, qui est également cher aux Américains et aux Français, mais nous combattons aussi d'une manière digne de nos ancêtres qui combattaient avec vos aieux pour atteindre cet idéal.

Bien que nos ennemis, aujourd'hui, luttent avec plus d'acharnement que jamais, le monde entier peut voir que s'est réalisée l'unité d'action des Alliés et comprendre clairement que le destin se dessine en faveur de notre victoire finale.

Le fait caractéristique de la campagne actuelle est l'unité d'action sur tous les fronts qui augmente toujours de plus en plus la pression exercée sur l'ennemi de toutes parts.

Alors que ce furent les sacrifices français qui, dans la première phase de la guerre, permirent aux Alliés de préparer cette unité d'action, maintenant je suis fier de rendre un hommage public à la manière dont nos alliés aujourd'hui se libèrent de leurs obligations.

La Russie mettant à profit le temps que nous avons pu lui donner, parce que nous étions prêts les premiers, a redoublé d'efforts, puisant toujours davantage dans ses inépuisables ressources en hommes et en matériel, jusqu'au moment où elle a pu jeter sur le front oriental les masses qui se sont dernièrement couvertes de gloire en Galicie.

Le même délai a permis à l'Angleterre d'organiser la mobilisation de toutes ses forces, dont la valeur militaire est auourd'hui consacrée sur la Somme.

Les Italiens avaient à résoudre un problème plus difficile dans une sphère d'action plus limitée, elle a brillamment accompli sa mission.

L'Armée serbe, réorganisée, a déjà la semaine dernière fait preuve de cette valeur indomptable avec laquelle elle est prête à reprendre la campagne.

Bien que nos ennemis se battent encore désespérément, ils puisent maintenant dans leurs dernières réserves.

Et l'ancien grand plan allemand de transporter rapidement des réserves sur ces divers fronts n'est plus possible par suite de la constante unité d'action des Alliés sur toutes les parties du front allemand.

La victoire est maintenant certaine.

Ce n'est pas à moi de dire combien de temps durera la lutte. Peut-être des semaines. Peut-être des mois, avant que ne vienne la rupture finale des forces de l'ennemi. Mais il est absolument certain que cela viendra.

Vous sentez aussi bien que nous que nous avons déjà atteint le tournant de la guerre.

Ce sont les cinq mois de la résistance française à Verdun qui ont brisé les plans allemands et fait pencher la balance définitivement.

Il ne faut pas s'imaginer encore qu'il y ait quelque affaiblissement sensible des forces qui nous sont opposées.

Nous avons maintenant les deux tiers de toute l'armée allemande, notamment cent vingt-deux divisions, en face de nous, tandis qu'il reste cinquante divisions accouplées aux armées autrichiennes sur le front russe.

Mais nous sommes tout à fait égaux.

Je ne veux pas parler de l'état présent de l'armée française, je préfère que vous vous en assuriez par vous-même.

Vous trouverez une armée surentrainée par deux ans de combats des plus durs, non seulement avec un moral absolument inébranlable, mais plus nombreuse qu'au début de la guerre, malgré ses pertes, et mieux outillée.

Il y a eu beaucoup de sang versé. Il euse ra encore versé.

Mais vous trouverez non seulement l'armée entière mais la nation entière déterminée à poursuivre la guerre jusqu'à une issue favorable, sans regarder au sang et à la dépense, pour la raison que nous combattons non seulement dans notre intérêt personnel, mais pour la liberté du monde entier.

Nous ne nous arrêterons pas avant que cette liberté soit assurée.

LES POELES A DEUX PONTS

Autrefois, il n'y avait que la classe riche qui se payait, à Montréal, le luxe d'un poêle en fonte. La classe moyenne et les prolétaires louaient des poêles à raison de $4 à $10 par hiver...

Les poêles en location à Montréal étaient à deux ponts et avaient une longueur de 3 pieds et demi. Leux prix ordinaire était de $40.

H. Berthelot.

La **Patrie,** 1885.

SOCIETE DE SECOURS POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE EN BELGIQUE

Il y aura grande soirée dramatique et musicale organisée au "Club Belge" 293 avenue Provencher, par la Société dramatique belge de Saint-Boniface, avec le gracieux concours des fanfares de la cité, lundi, le 4 septembre 1916, à 8 heures du soir précises.

Prix d'entrée: Adultes, 25 sous; enfants, 10 sous.

On peut se procurer des cartes à la Pharmacie McRuer, avenue Provenchr, ainsi qu'au contrôle, le soir du concert.

GRAND CONCERT AU FORT GARRY

Pour les soldats blessés de Verdun

Le premier grand concert de la saison sera donné le 2 septembre, à huit et demie du soir, dans la grande salle de concert de l'hôtel Fort Garry, au profit des soldats français blessés à Verdun. Ce concert, organisé par Mme P. Brinon, de Paris, grâce au très gracieux concours de Mme Bercovici, mezzo-soprano de grand talent, récemment arrivée de Paris, réunit des artistes distingués de Winnipeg et de Saint-Boniface, dont les noms jouissent d'une réputation justifiée. Ces musiciens faisant partie des talents permanents de cette ville, ce concert est destiné à en appeler plus spécialement à l'intérêt et aux sympathies des nombreux amateurs de musique de Winnipeg. Et, répondant à l'appel généreux d'une noble cause, chacun désirera apporter son aide aux soldats blessés de Verdun.

La recette sera tenue par le représentant de la Trustee of Winnipeg et adressée directement au bureau central de la Croix Rouge française de Paris, pour les hôpitaux de Verdun.

Il nous est agréable de rappeler que le distingué consul de France à Winnipeg, le Commandant André de Montbel, envoya récemment ses félicitations et son acceptation au comité de la Croix Rouge française au Manitoba.

Le secrétaire,

P. Brinon.

Superstitions et Coutumes

Travaillons-nous suffisamment notre folklore? Ne laissons-nous pas perdre, sans retour, une foule de superstitions, de préjugés, de pratiques étranges, de coutumes curieuses qui, au point de vue de l'archéologie et, conséquemment, de l'histoire, sont loin d'être sans valeur?

N'est-ce pas, en effet, en connaissant, minutieusement, tout ce dont nos pères nourrissaient leur esprit, tout ce qui servait à les amuser, tout ce qui composait leurs croyances familières qu'on se fera une idée assez vraisemblable de l'ambiance intellectuelle dans laquelle ils se mouvaient?

Comparativement, peu de nos écrivains se sont occupés de ce sujet parmi nous; mais il ne faudrait pas en déduire que cette branche de l'archéologie canadienne a été négligée.

Le charme extraordinaire qui se dégage des ouvrages des de Gaspé, père et fils, provient surtout du folklore qu'ils renferment.

Francois, dans son admirable livre "Fleurs Champêtres", nous apprend des choses intéressantes au chapitre intitulé :"Superstitions". C'est aussi d'une croyance populaire qu'elle a tiré ce simple et émouvant récit qui se nomme "Le miroir brisé" et qui est peut-être un chef-d'oeuvre.

Le regretté Honoré Beaugrand a introduit du folklore dans ses contes du pays et il avait fait, sur nos moeurs et coutumes, une conférence très louée, mais dont le texte est encore inédit, si je ne m'abuse.

M. Hubert Larue, en 1863, puis M. Ernest Gagnon, en 1865, ont sauvé de l'oubli un très grand nombre de nos belles chansons, et, plus tard, M. Gagnon, dans **Choses d'autrefois**, a réuni de petites notes "folkloristes" d'une lecture très amusante.

M. Ernest Myrand, dans ses **Noëls anciens de la Nouvelle-France**, a fait une oeuvre d'érudition aussi gracieuse qu'attachante sur nos vieux chants religieux. Pius. M. Pamphile Lemay, dans **Tonkourou** et ses **Contes vraies**, M. Louis Fréchette dans ses nouvelles, ses contes et ses mémoires, M. Edmond J. Roy, dans sa volumineuse et remarquable **Histoire de la Seigneurie de Lauzon**, M. Sylva Clapin, dans son **Dictionnaire canadien-français**, d'autres encore, ont noté des chansonnettes, des amusettes, des superstitions, des traits de moeurs qui feront la joie des chercheurs et des amateurs du détail historique.

Mais, avouons-le, on est loin d'avoir tout moissonné et ce qui reste à glaner pourrait faire la matière de plus d'un volume. Une petite enquête que j'ai entreprise, il y a plusieurs années, ne me laisse pas de doute sur ce point.

Voici les croyances, les préjugés, les dictons, les pratiques superstitieuses qui avaient cours, jadis, dans la région trifluvienne et dont plusieurs défient toujours les injures du temps, car bien qu'on en délaisse, elles sont encore considérées avec respect. Par raisons de vérité, de brièveté et de clarté, à mon sens, je transcris ces notes à peu près telles que je les ai reçues, sauf que je les ai classifiées, et si ce sujet vous intéresse, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur ce qui suit:

Ajets — (Voir **Température**).

Amoureux — (Signes concernant les). — Un bout de fil blanc, sur votre robe, annonce un amoureux monuveau.

—Une graffignure (éraflure) le long de la main ou du bras annonce aussi un amoureux nouveau, mais si l'éraflure est diagonale, cela signifie qu'on perdra son amoureux.

—Lorsqu'on aperçoit la nouvelle lune à sa droite: on verra son amoureux; si on aperçoit la lune de face: l'amoureux sera invisible; si la lune est aperçue à gauche: on verra et on parlera à son amoureux.

—Perdre sa jarretière, son jupon ou autre pièce du costume signifie qu'on perdra son amoureux.

—On allume une allumette et on la laisse brûler, le feu en haut, en la tenant droite entre ses doigts; lorsqu'elle est à demi carbonisée, on saisit le bout noirci et on retourne l'allumette, afin que le feu consume le bout resté intact et qu'on tenait d'abord entre ses doigts; quand le feu a tout carbonisé, il arrive presque toujours que la partie supérieure de l'allumette tombe, et la direction vers laquelle s'effectue la chute, indique où est, dans le moment, son amoureux.

Araignée. — Araignée du matin, chagrin; araignée du midi, ennui; araignée du soir, espoir.

—Voir aussi **Température**.

Berceau — Mettre en mouvement un berceau vide donne la colique aux enfants.

Bossu — Pour combattre la malchance que provoque la rencontre d'un bossu du même sexe que soi, il faut cracher par terre avant que le bossu nous regarde. Cela est parfois impossible, alors tant pis.

—La rencontre d'un bossu de sexe différent à soi est heureuse.

Cadeau — Mettre son bas à l'envers, sans préméditation, indique qu'on recevra un cadeau.

—Voir la nouvelle lune pour la première fois, à gauche: cadeau dans le mois.

—Il ne faut pas offrir, en cadeau, des instruments tranchants, tels que ciseaux, couteaux, etc., parce que cela "coupe l'amitié". Le donataire peut, cependant, conjurer le sort néfaste en remettant au donateur une pièce quelconque de monnaie: la donation devenant alors une vente.

Chaise — Faire tourner une chaise: chicane.

Chat — Tout chat à trois poils du diable, à la queue.

— Faire mirer un chat, porte malheur.

— Celui qui trouvera un **chat d'Espagne** et qui ira l'offrir au roi, recevra une riche récompense. (Ce dicton est basé sur un fait. Chacun sait qu'on nomme ici, chatte d'Espagne, celle dont le pelage est noir, blanc et jaune. Or comme les félins mâles, par un caprice de la nature, n'ont jamais de taches de plus de deux couleurs, il s'en suit qu'un **chat d'Espagne** au sens où on l'entend en ce pays, est une impossibilité.)

Cheminée — Cheminée qui boucane, femme qui chicane, le diable dans la cabane.

Cochon — Il ne faut pas tuer les cochons dans le **décroit** de la lune, car le lard tournera au race.

Crapaud — Quand on écrase un crapaud, il faut dire aussitôt: "Je me défends de ton levain" (venin).

Criquet — Il ne faut jamais tuer de criquets (grillons), parce que ceux qui restent se vengent en mangeant les chassans (chaussettes) de la maison.

Désappointement — Oublier quelque chose au logis et retourner sur ses pas le chercher: désappointement.

—Se laisser séparer par un arbre, un poteau ou quelqu'un, lorsqu'on marche avec une personne: désappointement.

—Si on aperçoit, en croix, des couteaux, des fourchettes, des fétus de paille, des copeaux, etc., on peut être certain qu'un désappointement ou un malheur nous guette.

Désensorceler — Pour désensorceler: faire brûler une chandelle bénite sur le ventre de la personne ensorcelée.

—Faire bouillir des aiguilles plantées dans un peloton de laine, cela fait souffrir le **jeteux de sort** et l'oblige à venir demander ce qu'on lui veut.

Don — L'enfant qui naît le septième du même sexe, sans interruption, a un don. On prétend aussi qu'il porte une marque, placée ordinairement sur la langue, et qu'on nomme la **fleur de lys.**

—Si une femme épouse un homme portant le même nom qu'elle, sans que les deux conjoints soient parents, cette femme pourra guérir de tous maux.

Essuie-main — Deux personnes qui s'essuient les mains, ensemble, au même essuie-main: chicane.

Etrennes—Etrener le samedi ou le jour de l'an est chanceux, car on étrennera de nouveau, avant longtemps.

Fatalisme — Celui qui est né pour un petit pain, n'en aura jamais un gros.

—Inutile de se faire soigner, quand on doit guérir, on guérit bien sans remède.

— Un bon os ne tombe jamais dans la gueule d'un bon chien.

Fer à cheval — Trouver un fer à cheval ou même un simple clou de fer à cheval, porte bonheur.

Fricot — "Fricot chez nous, pas d'école demain". Dicton populaire signifiant que le lendemain d'un fricot, toute la routine est brisée et qu'on est peu propre au travail ordinaire.

Fruits — Lorsqu'on mange d'un fruit pour la première fois, au cours d'une année, il faut désirer quelque chose et on l'obtient.

Futur — (Pour connaître le nom de son futur.) — On donne à trois des poteaux de sa couchette le nom de trois de ses amoureux, et si dans la nuit on rêve à un autre nom ce sera celui de son futur époux.

—Pelez une pomme de façon que la pelure reste en un morceau; ensuite, tenant cette pelure par un bout entre le pouce et l'index faites-lui faire trois fois le tour de votre tête, puis laisez la tomber derrière vous. S'il se forme une lettre ce sera la première du prénom de votre époux.

—On met sur le sol, en droite ligne, un grain de blé pour chaque lettre de l'alphabet, puis on place un coq devant ce festin symétrique. A chaque grain de blé que le coq saisit on note la lettre correspondante et leur réunion doit former le nom de son futur.

—Comptez quarante chevaux blanc ou dix-huit chevaux noirs et le premier garçon qui entre ensuite, dans votre demeure, porte le nom de votre futur mari.

Futur — (Pour savoir la couleur de ses cheveux). — La première fois que les grenouilles chantent au printemps, on va les écouter tout près; puis on revient à la maison et l'on retourne son bas à l'envers. On refait de nouveau le trajet aller et retour, puis on remet son bas à l'endroit. On refait le trajet une troisième fois et au retour final, on trouve, dans son bas, un cheveu de la couleur de ceux de son futur.

Futur — (Pour connaître son état de fortune). — Prendre une cuillerée de farine, une de sel et une d'eau; mêler le tout et en faire une galette qu'on mange, au coucher, dans le plus grand silence. Si vous devez vous marier, celui qui sera votre mari viendra vous porter (en rêve, bien entendu) un verre plein d'eau, s'il est riche, et toute une chaudière d'eau, s'il est pauvre!

Futur — (Pour le voir en rêve). —Placer, au moment du coucher, sous son oreiller, un morceau de gâteau offert à une mariée, fait rêver à son futur, dans la nuit qui suit...

— Si deux amies, couchant dans le même lit, s'attachent l'une à l'autre le gros orteil, elles rêveront à leurs futurs... si elles parviennent à dormir, sans doute.

— On pèle une pomme de terre de telle façon que la pelure reste en un morceau: ensuite, on met cette pelure, à l'insu d'une demoiselle, sous son oreiller. Cela la fait rêver à son futur.

— Un jeu de cartes, placé sous un oreiller, à l'insu du dormeur, produit le même effet.

— Lorsqu'on voit la nouvelle lune, on met ce qu'on a, à ce moment, dans la main, sous son oreiller et on rêve à son futur.

— Si on compte les ouvertures d'une maison dans laquelle on couche pour la première fois, on voit son futur en rêve.

—Passer un morceau d'un gâteau de noces, dans le jonc de la mariée, fait voir son futur en rêve.

— On met près de son lit, au moment du coucher, un bassin (cuvette) plein d'eau, du savon, un peigne et une serviette. Et si, dans la nuit, on voit, en rêve, un homme venir faire sa toilette, ce sera son futur.

Herbe — Il y a dans les forêts une sorte "d'herbe qui écarte" et si on marche dessus, il ne nous est plus possible de retrouver le chemin de son logis.

Hoquet — Lorsque vous avez le hoquet si vous pensez à celui ou celle que vous épouserez, le hoquet s'arrête.

Maison — Petite maison, grosse famille. Dicton familier, signifiant que ce sont les pauvres gens qui ont le plus d'enfants.

Mariage — Si trois lampes se trouvent allumées, par hasard, dans une même pièce, il y aura mariage prochain.

— Si en revenant du marage, les nouveaux époux rencontrent un enterrement, c'est un signe de malheur.

— Si un cierge s'éteint durant la cérémonie du mariage, autre signe de malheur.

— Se marier, un jour qu'il pleut: mariage malheureux; la femme versera des larmes.

— Traverser une rue ou un chemin en diagonale retarde son mariage d'un an.

— Toutes les compagnes d'une future épousée qui peuvent mettre un de leurs cheveux dans quelqu'une des coutures de la robe de noce, trouvent à se marier dans l'année.

— On peut annuler son mariage en lisant, à rebours, vis-à-vis la porte de sa maison où sa femme demeure, une copie de son acte de mariage; c'est-à-dire en commençant par le dernier mot et en finissant par le premier. Ceci a été fait il y a quelques années et l'individu; un esprit simple, se croyait **démarié**, suivant son expression.

Mariage ou Célibat — On fait une échelle de papier et on l'accroche à la tête de son lit, trois soirs de suite; si, la dernière nuit, on voit son amoureux gravir les échelons, on se mariera; si au contraire on aperçoit un cercueil, on restera fille.

— A minuit, encore, on emporte son miroir et on regarde dedans, au-dessus du puits. On voit passer sa noce ou son enterrement.

— Toujours à minuit (l'heure du mystère, l'heure fatidique), on regarde dans son miroir, dans sa chambre, à la noirceur, et on voit passer son futur ou son cercueil.

Mendiants — Garder des branches de cormier dans la maison, protégé celle-ci contre les mendiants et la foudre.

Pour se protéger contre les **quêteur** qu'on rencontre sur la route, dire trois fois: "**A pretio,** je te redoute".

Mortalité — Un chien qui hurle près d'une maison: signe de mortalité.

— Un oiseau qui pénètre dans une maison: autre signe de mortalité prochaine dans la demere.

— Le soir des noces, celui qui se met au lit le premier sera aussi celui des deux conjoints qui décèdera le premier.

— Si un mort passe le dimanche sur son lit de parade (ou sur les planches comme on dit vulgairementù, une autre personne du même logis mourra dans l'année.

— Briser un miroir: signe de mortalité.

— Si un cierge s'éteint, à l'église, durant la lecture de l'évangile, une personne importante de la paroisse décèdera.

—Lorsque deux personnes veulent savoir laquelle survivra à l'autre, elles doivent prendre une clavicule ou fourchette de volaille, en saisir chacun une des branches, puis tirer en sens inverse. La personne tenant la branche qui se brise est celle qui précèdera l'autre.

Noël — A Noël, tous les animaux, aux coups de minuit, se mettent à genoux dans les étables.

Oeil — Lorsque l'oeil droit palpite ou saute, on parle de mal en vous; si c'est l'oeil gauche, on parle en bien.

Ongles — Il ne faut pas couper les ongles des enfants, ça leur ôte l'esprit; il faut les laisser se casser seuls.

Oreilles — Lorsque l'oreille gauche vous **chauffe**, on pense en bien de vous; si c'est l'oreille droite, on pense en mal.

— Si les oreilles vous **tintent**, quelqu'un parle de vous; et si vous pensez à la véritable personne, le tintement s'arrête aussitôt.

Pain — Avant d'entamer un pain, il faut toujours tracer une croix dessus avec le couteau.

Pauvreté — Il ne faut pas balayer la place après le souper, car on restera pauvre.

— Il ne faut pas repasser le dos des chemises d'hommes si on ne veut pas devenir pauvre.

Pêche — Il ne faut pas **sacrer** pendant qu'on pêche, cela fait fuir les poissons, car ils ont le blasphème en horreur.

Pluie — Mettre son jupon à l'envers est un signe de pluie.

— S'il pleut le premier dimanche du mois, il pleuvra durant tous les autres dimanches du même mois.

— Pour faire venir la pluie on dit: "Mouille, mouille, mouille, paradis, tout le monde est à l'abri".

— Pour faire cesser la pluie, on place dans le jardin ou le champ une hache le taillant en haut.

— Tuer une araignée, c'est faire pleuvoir dans la journée.

Rêves — Pour avoir le sens des rêves, il n'y a qu'à prendre le contraire des scènes qu'ils nous font voir. Par exemple, rêver qu'une personne est morte signifie qu'elle va se marier, etc.

Sel — Renverser une salière: chicane.

Souliers — Si le lacet de votre soulier ou chaussure du pied gauche se détache, quelqu'un pense à vous en bien; et quand il s'agit du pied droit, on pense en mal.

Table — Il ne faut pas s'asseoir sur une table, car on reste vieille fille ou vieux garçon.

Température — La température des douze mois d'une année est identique à celle des douze jours qui se sont précédemment écoulés du 25 décembre au 5 janvier. La température du mois de janvier est réglée par celle du 25 décembre et ainsi de suite; cette période de temps se nomme les **ajets.**

(Cette superstition nous vient de l'ancienne mère-patrie, car au nombre des proverbes français reproduits par l'Almanach Hachette de 1907, on lit celui-ci: "Le temps des douze jours après Noël, fait le temps des douze mois de l'an".)

— Mettre une partie quelconque du vêtement à l'envers indique un changement de température.

— La température qu'il fait durant la lecture de l'Evangile, le Vendredi-Saint, se répète pendant les quarante jours suivants.

Trèfle — La chance courtise celle ou celui qui trouve un trèfle anormal, c'est-à-dire à quatre, cinq ou six feuilles. Va sans dire que plus il y a de feuilles, plus la chance est grande.

Vendredi — Il faut commencer à sevrer un enfant le vendredi pour réussir.

— Se couper les ongles le vendredi sans y songer, chanceux. Si on le fait consciemment, c'est de la peine pour le dimanche.

— On ne doit rien entreprendre de nouveau le vendredi.

Visite — Quand un instrument, tel qu'un couteau, une plume, une fourchette, etc., tombe et plante, c'est signe de visite, et le côté vers lequel penche la partie supérieure de l'instrument indique d'où la visite vient.

— Lorsqu'à table on échappe sa cuiller, on doit s'attendre à la visite d'une demoiselle; si on échappe une fourchette, à la visite d'une dame: et si c'est un couteau qu'on laisse tomber, on recevra la visite d'un monsieur.

— Lorsqu'on se frappe le coude droit, on reçoit une visite qui ne fait pas plaisir; mais si c'est le coude gauche, c'est un visiteur agréable.

Voyage — Voyager le vendredi: malheur.

* * *

J'ai dit, au début, que plusieurs des pratiques énumérées ci-dessus n'étaient pas complètement tombées en désuétude. Rien de plus vrai. Et j'ai déjà raconté à l'appui de cette assertion, qu'une grave veuve, fille instruite d'un notaire, avait,il n'y a pas un siècle, fait bouillir un peloton de laine blanche dans lequel étaient plantées des aiguilles, afin de faire revenir un mendiant soupçonné d'avoir jeté un **sort** à ses poules, car depuis le passage de ce chemineau, les gallinacées de la veuve succombaient, les unes après les autres, d'une maladie inconnue.

J'ai aussi cité le cas de personnes bien posées qui portaient sur elles de la cire à cacheter ou des pommes de terre pour se guérir de certains maux.

Est-ce à dire, pour cela, que nous fassions pire que les races les plus avancées? Nullement. Aucun peuple n'a échappé aux croyances absurdes et inexplicables.

De nos jours même, il existe partout des tireuses de cartes, des astrologues, des chiromanciens qui sont professionnels, ont bureaux et touchent des honoraires. Ne sont-ce pas les sorciers et les devins de jadis sous un travertissement? Ignore-t-on que les bijoutiers vendent couramment des joyaux porte-bonheur ou qui préservent des maléfices?

Les superstitions vivent encore, ailleurs comme ici, seulement elles s'offrent à nous sous des dehors plus compatibles avec nos usages et notre civilisation. On les habille de drap et de soie, ou bien on les entoure d'or et d'argent.

La religion et la science font leur oeuvre d'extirpation, mais comme les susperstitions sont nombreuses et difficiles à déraciner totalement, on n'aperçoit pas toujours l'étendue des résultats obtenus. Quelqu'un a pu écrire: il est inutile d'enterrer un mensonge, car il renaîtra sous forme d'épitaphe; cependant, il n'en est pas moins vrai que les croyances erronées s'en vont, puisque nombre d'entre elles jonchent déjà la route des âges.

E.-Z. Massicotte.

"Le Terroir, 1909."

Guerit a Peu de Frais l'Asthme —On a dépensé des milliers de piastres pour trouver un remède contre l'asthme et vainement. Le remède du docteur Kellogg contre l'asthme, outre qu'il soulage, coûte si peu qu'il est à la portée de toutes les bourses. C'est le remède national contre l'asthme. C'est un remède qui n'est pas douteux et ne constitue pas une expérience. Votre pharmacien vous le fournira.

LA QUESTION IRLANDAISE

(Le **Nationaliste**)

Nous traduisons du **Citizen** d'Ottawa la lettre suivante que lui adresse un de ses lecteurs, et qui jette un jour lumineux sur certains aspects de la question toujours brûlante des relations de l'Angleterre et de l'Irlande:

"Monsieur le directeur,

Plusieurs personnes m'ont demandé ce qu'il faut entendre par le "Castle government" d'Irlande. Permettez-moi de l'expliquer brièvement. Cette expression a toujours été synonyme de l'effort des ennemis anglais et irlandais des catholiques de l'Irlande pour exterminer ces derniers. C'est donc en quelque sorte une question religieuse et les politiciens ont toujours fait en sorte qu'elle ne cesse pas de l'être.

Le recensement de 1871 nous a donné 4,150,877 catholiques, et 1,260,568 protestants, descendants collatéraux d'Anglais, d'Ecossais, de Danois et de huguenots français. Depuis cette date, tous les officiers et dignitaires ont été nommés par l'exécutif irlandais, lequel détenait lui-même ses pouvoirs del'Angleterre. Tous ont toujours été protestants, le vice-roi, le haut-secrétaire, le sous-secrétaire, l'assistant-secrétaire, les attorneys et sollicteurs-généraux, le lord chancelier, l'inspecteur et les sous-inspecteurs de police, le chef de police et le commandant en chef de l'armée, tous, sauf une ou deux exceptions, ont été des protestants, de même que la plus grande partie des juges et des magistrats. En 1871, ces derniers se démembraient ainsi: protestants, 3,826, catholiques 1,229. Ils furent toujours choisis dans la classe des **landords** ou de leurs agents, et se trouvaient par conséquent toujours en antagonisme avec les gens dont ils avaient à juger les affaires. La police de l'Irlande a toujours été l'instrument des magistrats, et par leur influence s'est toujours rendue odieuse à la population. Personne en ce pays ne respecte un homme de police. Dans les procès entre catholiques, le jury est toujours protestant, grâce à la méthode connue du "jury packing". M. Dwyer Gray, directeur du **Freeman's Journal** et député, s'est vu condamner à une amende de cinq cents louis sterling et trois mois de prison, pour avoir dénoncé cet état de choses. La police, à la solde de l'Exécutif irandais, emploie ses loisirs à organiser de toutes pièces des contraventions aux lois dans le but exprès de discréditer devant l'univers les organisations nationales irlandaises de tout genre, et l'on n'est pas loin d'accuser l'Exécutif d'avoir suscité jusqu'à des révolutions dans le même but diabolique. Des procès sans jury sont chose fréquente et rien n'empêche un citoyen d'être enlevé de son comté, transporté dans une autre partie du pays et jugé par le premier tribunal venu. C'est un fait reconnu que les juges et les jurés orangistes refusent toujours de condamner un accusé orangiste lorsque les plaignants sont catholiques, tandis qu'il est excessivement rare qu'un jury ou un juge catholique soit appelé à juger des protestants.

Avant les années de fièvre et de famine, la population était de huit millions, aujourd'hui elle n'est plus guère que de quatre millions, bien que les économistes les plus éclairés s'accordent à dire que le sol est assez fertile pour nourrir aisément une population de plus de vingt millions. Entre 1840 et 1881 plus de 3,200,000 Irlandais furent expulsés de leur pays par la volonté du Parlement britannique appuyant les mesures tyranniques de l'Exécutif. Le reste des catholiques auraient été obligés de s'exiler également, si les fils d'Erin dispersés dans le monde ne leur avaient envoyé des souscriptions au montant total de 120 millions de dollars pour satisfaire aux extorsions des landlords.

Entre les années 1829 et 1880, le Parlement britannique a rejeté 68 bills présentés par des députés irlandais pour le règlement de la question des terres, tandis que de 1800 à 1870 le même Parlement adoptait 40 bills de coercition dirigés contre le peuple irlandais dans le but exprès de supprimer ses aspirations à la liberté et son ressentiment contre la tyrannie. Et pendant tout ce temps, la presse tory anglaise, avec l'infâme **Times** à sa tête, poursuivait une campagne interminable pour villipender devant l'opinion universelle le brave peuple d'Irlande. Je le demande à tous les protestants honorables: n'est-il pas étonnant qu'un peuple qui a été maltraité et persécuté ainsi depuis le temps de la reine Elizabeth ait gardé malgré tout tant de loyauté à la Couronne? Car ce même peuple a été constamment fidèle à tous les gouvernants de l'Angleterre, qu'ils fussent régnants, détrônés ou exilés.

Et qu'il soit dit à l'éternel honneur des protestants irlandais que c'est parmi eux, O'Connell excepté, que se sont trouvés les plus ardents champions qui ont lutté pour détruire le principe injuste et tyrannique de "diviser pour régner", tel qu'appliqué de tous temps à la malheureuse Irlande. Quand les Irlandais se seront unis étroitement, leur nation redeviendra comme autrefois puissante et heureuse, loyale et prospère; mais pas avant que cette union ne soit véritablement consommée.

LES FISTONS EN 1752

Le 30. — ...mis à terre à neuf heures du matin pour entendre la messe vis-à-vis un cabaret à cent pas de l'église de la paroisse de Saint-Sulpice (près La Valtrie). Entrés dans le dit cabaret, entamé un jambon pour déjeûner, mais avertis que la messe allait commencer, sortis pour l'entendre. En avant du portail de l'église étaient plusieurs chevaux attachés à des piquets équarris de charpente, et plantés en quinconces. Curieux de savoir à qui ces chevaux appartenaient, on répondit qu'ils étaient aux fistons des paroisses, que chacun d'eux y entretenait son piquet, qu'on nommait tels (fistons) les jeunes gens qui dans leur accoutrement portaient une bourse aux cheveux, un chapeau brodé, une chemise à manchettes et des mitasses aux jambes, et avaient dans cet équipage droit de conduire en croupe leurs maîtresses à l'église. Les chevaux sont très communs en Canada. Pour peu qu'un habitant soit à son aise, il en nourrit un nombre pour la culture des terres et le transport des bois; d'ailleurs chacun des garçons en âge d'être marié a le sien; y eut-il dix enfants dans une maison, c'est autant de chevaux en sus de ceux nécessaires au service de l'habitation, et tous sont entiers, forts et résistants à la fatigue. Entendu la messe de paroisse plus longue que nous l'avions souhaité; de là retournés au cabaret dans l'intention de manger un morceau; mais un chien pendant notre absence s'étant accommodé de notre jambon, rabattus sur du beurre et du pain, ensuite remis en route vers midi."

Franquet.

"Voyages et mémoires sur le Canada."



DANS LE MONDE

Thiepval en grand danger

Londres, 24. — Les troupes anglaises ont capturé deux cents verges de tranchées au sud de cette ville, rendant ainsi sa chute plus prochaine.

Gain serbe à Salonique

Londres, 24. — Les Serbes ont conquis une section de tranchées bulgares de cent cinquante verges.

Trois innocents exécutés

Dublin, 24. — On a commencé hier une enquête sur l'exécution sans procès de trois hommes, pendant le soulèvement de l'Irlande; il s'agit de Skeffington, Fred McIntyre et Thomas Dickson.

Arrêté par un feu de barrage

Paris, 24. — L'ennemi a tenté de diriger une attaque contre le bois de Soyecourt, mais un feu de barrage les a empêchés de déboucher de leurs tranchées.

Les Serbes à l'offensive

Paris, 24. — A la suite d'une vigoureuse attaque, les Serbes ont réoccupé la Côte 1506 qu'ils avaient perdue hier. Selon une dépêche de Berlin, les Alliés auraient été défaits à la Strouma.

Le "Bremen" pris par les Anglais

New-York, 25. — Un officier de la marine marchande anglaise affirme que le sous-marin allemand "Bremen" a été capturé dans un filet d'acier par la marine de guerre anglaise.

L'évacuation de la Grèce

New-York, 25. — On mande aujourd'hui de Londres que Berlin a ordonné aux Bulgares d'évacuer le territoire grec de crainte que la Grèce ne prenne part aux hostilités en faveur des Alliés.

Les Teutons sont repoussés

Paris, 25. — Les Allemands ont fait une très violente attaque contre la côte 121, mais ils ont été repoussé avec de lourdes pertes.

L'occupation complète de Maurepas porte la première ligne des Français à deux milles de Combles.

Avance générale russe en Arménie

Petrograd, 25. — On annonce que les Russes ont repris leur avance tout le long du front asiatique.

Les Turcs ont évacué Bitlis.

Les Poilus couperont leur barbe

Paris, 25. — Un ordre de l'armée exige que les hommes se rasent toute la barbe à l'exception de la moustache.

L'invasion de la Bulgarie

Londres, 25. — Les Russes ont concentré de nombreuses troupes sur les frontières de la Roumanie et sur les rives russes du Danube. Son plan est d'attaquer et d'envahir la Bulgarie dès que la Roumanie lui aura déclaré la guerre.

Maurepas est aux Français

Londres, 25. — Maurepas est tombé aux mains des Français qui ont avancé de deux cents mètres sur un front d'un mille et quart.

Division turque mise en fuite

Petrograd, 25. — Les Russes sont très actifs en Arménie Ottomane et ont capturé la ville de Mush, perdue le 8 août dernier après un très vif engagement. Deux régiments complets ont été faits prisonniers.

Un témoin embarrassant

Dublin, 26. — M. Tim Healy, avocat de la famille Skeffington, a affirmé au cours de l'enquête, aujourd'hui, que les capitaines de garde avaient tout simplement, en exécutant Skeffington, voulu se débarrasser d'un témoin du meurtre perpétré par eux d'un enfant.

M. Healy déclara que cette histoire se racontera dans tout le pays pendant des siècles, et que si l'exécution avait eu lieu à Bruxelles ou à Lemberg, on le crierait sur tous les toits.

Rude assaut à Saint-Mihiel

Londres, 26. — L'enemi a dirigé un violent assaut contre la Croix Saint-Jean, mais les Français l'ont repoussé. Durant la journée de jeudi, les Français et nous avons fait onze cents prisonniers. Les troupes françaises ont en outre capturé huit mitrailleuses.

Un fort grec aux Bulgares

Paris, 26. — Les troupes bulgares ont attaqué et pris le fort grec de Startilla, après avir tué son commandant et vaincu la résistance désespérée de la garnison.

Un rude coup aux Turcs

Petrograd, 26. — Les troupes russes ont porté un violent coup aux armées ottomanes qui tentaient d'enserceler le flanc de l'armée russe, dans la région du lac Van, au Caucase.

On impose le silence aux canons bulgares

Londres, 28. — Le duel d'artillerie se poursuit sur la frontière macédonienne, mais il n'y a aucun combat d'infanterie. On a, sur le front de Doiran, imposé silence aux canons ennemis.

Vaines attaques contre Fleury

Londres, 28. — Les Allemands ont fait plusieurs attaques contre les positions françaises à Fleury, mais toutes ces attaques ont été repoussées.

La Roumanie déclare la guerre à l'Allemagne

Berlin, 28. — La Roumanie a déclaré la guerre à l'Allemagne. Des rencontres ont déjà eu lieu entre les troupes roumaines et teutonnes sur la frontière transsylvaniennen. Des Roumains ont été capturés.

Londres, 28. — L'entrée en lice de la Roumanie comporte plusieurs avantages pour les Alliés. Elle lui apporte d'abord une armée d'un demi million d'hommes, parfaitement équipés et entraînés et au courant de toutes les méthodes de guerre moderne. La situation de la Roumanie est au point de vue stratégique très avantageuse. Elle permettra à la Russie d'attaquer la Bulgarie par le nord. La Roumanie aidera beaucoup les Alliés à resserrer leur blocus des puissances du centre.

Offensive russe dans la région de Riga

Londres, 28. — Les Russes, qui depuis quelque temps n'avançaient guère dans la région de Riga, viennent de reprendre l'offensive. Deux tentatives de traverser la rivière Dvina, au sud-ouest de Riga, ont été repoussées par les Allemands, selon une dépêche de Berlin.

L'Italie en guerre avec l'Allemagne

Berlin, 28. — L'Italie a déclaré la guerre à l'Allemagne. La nouvelle a été officiellement annoncée hier.

Les Serbes progressent en Macédoine

Paris, 28. — Les Serbes continuent à progresser en Macédoine. Trois attaques bulgares contre les positions serbes ont été repoussées avec lourdes pertes. Il est faux que les Bulgares aient obtenu un important succès à Kukuruz. Loin de là, les Serbes y ont fait une importante avance.

La Hongrie est déjà envahie

Berlin, 28. — Les premiers chocs entre Roumains et Autrichiens ont eu lieu dans les montagnes.

DANS L'EST

Livrées aux spéculateurs

Ottawa, 24. — Trois chefs des tribus indiennes des Six Nations, des réserves de la Grande Rivière, protestent contre les excès du patronage qui menaçent de compromettre leurs affaires.

Réponse à des insultes

Montréal, 24. — Les assemblées de recrutement tenues Place d'Armes continuent d'être une occasion de chahut. A la réunion d'huier un M. Pagé a énergiquement protesté contre les insultes proférées par un sergent recruteur contre la race canadienne-française.

L'ouverture des écoles séparées

Ottawa, 24. — La commission scolaire a décidé hier d'ouvrir les classes des écoles bilingues. A peu près tous les anciens professeurs seront à leur poste pour recevoir leurs élèves.

Arrêté après deux ans

Montréal, 24. — La police a fini par mettre le grappin sur le fameux bandit Foucault, qui participa il y a deux ans au meurtre du policier Bourdon. Foucault a été arrêté à Détroit.

Policier assailli par des soldats

Montréal, 25. — Le policier Turgeon a été assailli par une troupe de soldats parce qu'il voulait arrêter un soldat anglais qui traitait les auditeurs de "traîtres, lâches, enfants de c....". Un détachement de policiers dut retraiter devant les baïonnettes des soldats. Une enquête a été ouverte par les autorités militaires. Plusieurs des soldats recruteurs ont été envoyés au camp de Valcartier. Il n'existe pas le moindre doute que si les officiers recruteurs continuent à se servir de paroles insultantes vis à vis de ceux qui ne s'enrôlent pas, Montréal sera le témoin de scènes déplorables.

Après un an de recherches

Montréal, 25. — La police a mis le grappin sur "Bébé" Lépine, qui s'évada l'an dernier d'une très sensationelle façon des cellules d'un poste de police. Lépine cuvait son vin dans le parc Viger, quand il fut arrêté.

Le feu fait douze victimes

Cobalt, Ont., 25. — Douze personnes au moins ont perdu la vie dans les feux de forêts qui ont ravagé, mardi, le nord de ce district. Trois des plus vieux cantons du district ont été rasés par le feu. Pour échapper aux flammes, certaines personnes durent se coucher à plat ventre, en plein champ, se tenant sur la bouche une serviette humide.

Mort d'un sénateur

Ottawa, 26. — Le sénateur F.-T. Frost, manufacturier d'instruments aratoires, de Smith's Falls, vient de mourir, ce matin, à l'âge de 73 ans. C'était un libéral. Il avait été nommé au sénat en 1903.

Brûlé en présence de 200 personnes

Halifax, 28. — Un incendie a détruit le paquebot Minie. Wm Witherall, 17 ans, qui se trouvait dans une des cabines de l'avant du navire, a été brûlé vif sous les yeux de deux cents personnes absolument incapables d'aller à son secours.

Les écoles bilingues d'Ottawa

Ottawa, 28. — Dix-sept écoles bilingues ont été ouvertes hier. Ces écoles étaient fermées depuis sept mois. Toutes ces écoles ont été ouvertes par l'ancienne commission.

Mort du père de M. Henri Bourassa

Montréal, 28. — M. Napoléon Bourassa, père de M. Henri Bourassa, est décédé dimanche à Lechenaie. Il était âgé de 89 ans.

AUX MAINS DES KHAKIS

Un policier est assailli par des soldats qui vont même jusqu'à sortir leurs baïonnettes contre une escouade d'agents. — Les Canadiens insultés. — Quasi émeute. — Piquant incident.

Montréal, 25. — Les incidents qui allaient s'aggravant chaque jour aux réunions méridiennes de recrutement à la Place d'Armes, résultant de paroles insultantes proférées par les recruteurs contre les Canadiens-français, ont pris une tournure d'émeute hier. Un agent de police fut assailli par un soldat et toute une bande de khakis alla jusqu'à tirer la baïonnette lorsque le policier, aidé par d'autres agents venus à la rescousse,, voulut arrêter l'agresseur.

Les orateurs militaires venaient de terminer leurs discours mêlés de remarques désobligeantes envers ceux qui n'ont pas endossé l'uniforme khaki lorsque des soldats, la plupart éméchés, rapporte-t-on, se mirent à circuler parmi la foule déjà piquée par les propos de recruteurs, et envenimèrent la situation en attaquant párticulièrement les Canadiens-français et la langue française.

Des groupes se formèrent partout en un clin-d'oeil et de vives discussions s'engagèrent. De la bouche des khakis sortirent des épithètes qu'un homme de coeur ne peut entendre sans bondit: **traîtres, lâches, enfants de c.....**

Encore une étincelle et l'émeute éclatait. C'est ce que comprit l'agent Turgeon, l'unique policier présent à la Place d'Armes; et il alla prier les soldats, maintenant que leur réunion était terminée, de bien vouloir s'en aller. Les "défenseurs de la liberté" ne voulurent rien entendre et l'un d'eux, le soldat Flanigan, plus furieux que les autres, s'élança sur l'agent de police, suivi par des copains. Malgré les coups qui pleuvaient sur lui, Turgeon saisit Flanigan pour l'arrêter; mais bientôt, bourré de coups de pieds et de coups de poings, il dût lâcher prise pour aller demander du renfort aux quartiers-généraux.

On sort les baïonnettes

L'échauffourée avait attiré une foule très considérable et la discussion se poursuivait très menaçante entre civils et soldats. Le lieutenant Hogan, chef de l'escouade des soldats à la Place d'Armes, comprenant enfin qu'il valait mieux se retirer, rallia ses hommes et prit la direction de l'ouest. Sur les entrefaites deux autos remplies de policiers surgirent et se lancèrent à la poursuite, rejoignant la petite troupe près du square Victoria. Turgeon indiqua vite son agresseur Flanigan. Des agents s'élancèrent sur lui et les khakis sortirent leur baïonnette. La situation devenait critique.

En un clin-d'oeil une foule nombreuse se jeta dans la mêlée et les horions plurent de toute part; plusieurs se firent arracher leurs vêtements et les soldats furent dispersés. Les agents, incapables de faire face à la situation, retraitèrent, cherchant à rétablir la circulation; le lieutenant Hogan rallia de nouveau ses hommes et fila.

Un appel avait été lancé aux quartiers généraux de la milice et un détachement du 148e bataillon fut dépêché à l'endroit de l'échauffourée, pendant que l'on ordonnait au 244ème de se tenir prêt à toute éventualité.

Lorsque le 148ème survint les gens s'étaient dispersés, au square Dominion; mais de nombreux groupes de civils où parurent quelques soldats restèrent à la Place d'Armes, commentant et qualifiant comme il le convenait l'attitude disgracieuse des khakis.

Un caquet rabattu

Les nerfs étant un peu détendus quoique l'air sentit encore la poudre, l'esprit ne tarda pas à reprendre ses droits.

Un tout jeune Canadien-français parlant parfaitement la langue de la race supérieure avait entendu un grand type d'Anglais crier à un certain moment de l'agitation "Hold on tight, Ontario" (Tiens solidement, Ontario) et, le retrouvant, lui demanda des explications.

L'Anglais (l'air indigné). — Pourquoi ne t'enrôles-tu pas?

Le Canadien. — C'est pas une réponse mais n'importe. J'ai fait mon devoir et je t'invite à en faire autant avant de donner des conseils aux autres."

La discussion, sur ce, s'anime. L'Anglais, toujours sans répondre à l'invitation du Canadien, continue sur un ton persifleur à vouloir que ce dernier aille endosser l'uniforme khaki. On s'attroupe et on écoute. Les deux interlocuteurs s'échauffent, un officier militaire survient et leur demande de circuler.

Le Canadien. — Bon, vous savez lire, vous, regardez ceci et dites donc à ce monsieur de se taire et d'aller s'enrôler maintenant.

Et le jeune homme exhibe un document démontrant que lui, le Canadien, s'est enrôlé dès le 8 août 1914, qu'il a passé onze mois au front et qu'enfin, étant malade, il a été mis en disponibilité.

La foule applaudit le Canadien, conspue l'Anglais qui, confondu, de belle manière, file visiblement ennuyé, tel le renard de la fable (pas celui du fromage, l'autre..)

Le Canadien clôt l'incident. — C'est ça, hâte-toi, on demande des braves gens pour adresser des paquets de cigarettes aux soldats; c'est pas du tout dangereux, et tu seras dans l'armée qui te convient, l'armée... du salut.

On fera une enquête

Par suite des incidents, et après avoir communiqué avec le quartier général à Ottawa, hier aprèsmidi, le lieutenant-colonel M. A. Piché a tenu une conférence avec le colonel J. A. Fages, l'administrateur du district militaire de Montréal. Il en est résulté que le lieutenant-colonel Piché a ordonné au commandant du détachement du "Irish-Canadian Rangers", chargé du recrutement, en attendant d'autres instructions, de s'abstenir de tenir des réunions en faveur du recrutement dans le quartier de la ville où des troubles se sont produits. Aujourd'hui, les réunions vont avoir lieu dans les parties nord et ouest de la ville. Des officiers des "Irish Rangers" ont affirmé que les assemblées de recrutement vont se continuer.

On a envoyé, hier soir, à Ottawa, par le courrier, un rapport de l'affaire que l'ont dit être complet, et corroboré par des témoignages, et l'on a demandé aux autorités de transmettre des instructions sur la ligne de conduite à suivre.

Le lieutenant-colonel G. S. Burns avait été chargé d'étudier les faits, et il a préparé un rapport qui servira de fondement à une enquête par des militaires qui aura lieu sur-le-champ. Plusieurs soldats et plusieurs civils seront assignés. Du nombre sont M. H. Brennan, rue Evelyn, 1079, et M. W. H. Thomas, rue Saint-Dominique, 1616, qui étaient tous les deux présents quand il y a eu du chahut.

On espère que l'enquête comprendra la déposition des policiers et des gens qui ont entendu les soldats insulter les Canadiens-français.

EN VOYAGE

M. J.-A.-W. Poisson, de la Cie Pathé, est parti pour un voyage d'affaires à New-York. Il sera absent une quinzaine de jours.

ON DEMANDE

Institutrice bilingue pour l'école Saint-Félix de Dunrea. Salaire de $500.

N. Bellavance, ptre.,
Secrétaire,
Casier 104. Dunrea, Man.

A DROITE ET A GAUCHE

Au cours de sa déposition dans l'enquête de l'affaire de la rue Drolet, l'ex-contrôleur Hébert, de Montreal, a mentionné les noms de plusieurs journaux de Montréal qui, au dire d'un ami de la compagnie des autobus, auraient reçu, directement ou indirectement, du capital-actions de cette compagnie. M. Hébert a déclaré que le nom du **Devoir** n'apparaissait pas à la liste qu'on lui a montrée de ces journaux. C'est un magnifique hommage à l'intégrité et à l'indépendance du grand journal nationaliste.

* * *

On annonce que M. Charbonneau, le seul Canadien-français membre de la commission scolaire gouvernementale d'Ottawa, a pour la seconde fois remis sa résignation entre les mains du ministre de l'instruction publique de la province d'Ontario.

Que M. Charbonneau ne trouve guère réconfortante sa tâche, nous le croyons sans peine. Aider à faire de ses petits compatriotes des Anglais, ce n'est pas la besogne d'un homme de coeur.

* * *

Mardi dernier, M. Muller, ministre des affaires étrangères du Brésil, était de passage à Ottawa. Le gouvernement lui offrit un petit dîner au Country Club, à Aylmer. Sir Borden, Sir Wilfrid Laurier, MM. Pugsley, Casgrain, Meighen prirent part à ce dîner. Sir Borden parla en Anglais ainsi que,—est-ce effet de l'habitude?—Sir Wilfrid Laurier. M. Muller ne jugea bon de répondre qu'en français, se disant probablement que le français est la langue diplomatique, la langue des relations internationales, et aussi que c'est une des langues officielles de notre pays. Fort heureusement, M. Pugsley eut le bon esprit de demander à M. Casgrain de porter en français, la santé du président du Brésil. Ainsi M. Muller apprit que nous sommes des civilisés et que nous comprenons le français.

Espérons que cet incident portera ses fruits.

* * *

Un groupe de cinquante hommes d'affaires de la province d'Ontario visitera prochainement la province de Québec. Ces hommes d'affaires y séjourneront une semaine. S'ils le veulent, ils apprendront beaucoup.

* * *

Certains individus croient tout pouvoir obtenir d'un électorat en mangeant du curé et du français. M. Ferguson doit maintenant être convaincu que cela n'est pas toujours vrai. Son expérience est presque aussi concluante que celle du docteur Pyne dans Perth.

* * *

La commission Brown-Elwood n'a trouvé coupables de concussion que quatre députés anglais. Ministre et députés canadiens-français échappent à tout blâme.

Un scandale politique dans une province anglaise et protestante. Des Anglais et des protestants trouvés coupables de concussion. Ce sera à faire crever de honte cette bonne **Orange Sentinel** qui a toujours affirmé que seule la province de Québec produisait des politiciens corrompus.

* * *

"Les nouveaux riches abondent depuis que fleurit l'industrie des munitions et des fournitures de guerre", écrit d'un ton de reproche le **Toronto Globe.**

Il a tort. Ces gens-là ont fait fortune aux dépens de l'Empire. C'est vrai. Par contre, ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour que les pauvres aillent se faire tuer dans les Flandres. Ils ont donc de toutes leurs forces lutté contre le pan périsine. Le **Globe** devrait au moins leur accorder ce mérite.

* * *

Le **Transcript**, de Boston, ne peut s'empêcher, en parlant de la déportation de jeunes Françaises et de jeunes Belges à l'intérieur de l'Allemagne, d'évoquer le souvenir de la déportation des Acadiens par le gouvernement colonial anglais d'alors.

Quoi! mêmes types, mêmes moeurs.

* * *

Selon "Windermer", correspondant du **Montreal Daily Star,** à Londres, la lettre de Talbot Papineau à son "cher cousin Henri", aurait été publiée en mars dernier.

Et pourtant, au Canada, nous ne l'avons lue que tout récemment.

* * *

L'échevin McNeil, de Calgary, prétend que "dans Ontario, de nombreux jeunes gens aptes au service militaire, quittent cette province pour venir dans l'Ouest occuper les postes abandonnés par ceux qui se sont enrôlés."

Oh! Oh!

* * *

"Un Irlandais de Saint-Jean — un vrai, un pur, ni anglicisé, ni impérialisé — me disait, l'autre jour: "Que les Acadiens restent fidèles à eux-mêmes, à leur foi, à leur traditions; et **avant trente ans, ils seront maîtres des provinces maritimes,** de ce pays d'où ils ont été chassés comme des malfaiteurs, où, longtemps après leur retour, ils ont été traités comme des parias." — "Et, ajoutait-il, je m'en réjouis pour eux, je m'en réjouis pour tous; car j'ai confiance que, devenus les maîtres, ils n'abuseront pas de leur force." —"Chez les Acadiens", le **Devoir,** le 21 août.

* * *

Nous avons déjà parlé de l'absolu mépris du département de la Milice pour la langue française. Le **Devoir** du 19 août nous apporte à ce sujet un document très typique. C'est une lettre du ministre de la milice annonçant à M. Alfred Fournier, de Québec, la mort de son frère Henry, tué pour la gloire et la grandeur de l'Empire et le respect des droits des petites nationalités, et une énergique réponse en français de M. Alfred Fournier, qui ne met point de gants pour dire au ministre ce qu'il pense de son mépris du français. Voici:

Militia and Defence, Canada.
Minister's Office.

Ottawa, July 27th 1916.
Personal.

Dear Mr. Fournier,—

Will you kindly accept my sincere sympathy and condolences in the decease of that worthy citizen and heroic soldier, Private Henry Fournier, previously reported missing, now for official purpose presumed to have died on or since June 15th, 1915.

While one cannot too deeply mourn the loss of such a brave comrade, there is a consolation in knowing that he did his duty fearlessly and well, and gave his life for the cause of Liberty and the upbuilding of the Empire.

Again extending to you my heartfelt sympathy,

Faithfully,
Sam Hughes,
Major General.
Minister of Militia and Defence, for Canada.

Alfred Fournier, Esq.,
Quebec, P.Q.

Réponse de M. Fournier

Québec, 16 août 1916.

L'honorable ministre de la Milice,
Ottawa.

Monsieur,

J'accuse réception de votre lettre à la date du 27 dernier, dans laquelle vous m'exprimez vos sympathies pour la perte de mon frère, le soldat Fournier; je vous en remercie sincèrement.

Seulement, je trouve étrange que dans vos départements vous ne puissiez trouver quelqu'un qui ait pu m'exprimer ces sympathies en langue française. Mon nom est assez français pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible, et le sacrifice qu'a fait mon frère de sa vie, pour la cause de la liberté, mériterait, il me semble, que le département trouve le moyen de faire adresser en langue française ses sympathies.

Acceptez, monsieur, mes respectueux sentiments.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur,
Votre tout dévoué,
A. Fournier.

* * *

Les délégués du Conseil des Métiers et du Travail à Montréal, se prononcent énergiquement contre les nouvelles méthodes de recrutement qui sont un autre pas vers le recrutement.

Aucun journal anglais ne les a encore accusé de déloyalisme. Il est vrai que ces délégués sont en majorité de langue anglaise.

Selon que vous serez anglais ou non...

* * *

"Mais vous disiez, mon Père, que vous aimeriez voir le **Devoir** connu et lu en Colombie: mais puisque votre langue, là-bas, est l'espagnol......

—Oh! Mais on connaît le français aussi! Toute la classe instruite connaît la langue francaise, non seulement au point de la lire et de la comprendre, mais aussi pour la parler au besoin. Un Français, un Canadien-français peuvent sans difficulté voyager dans notre pays, plus grand en étendue que la province de Québec, en ne se servant que de la langue française."

Nous empruntons ces deux paragraphes à un interview donné au **Devoir** par le R. P. Tejada, jésuite espagnol de la Colombie.

"Un Français, un Canadien-français peuvent sans difficulté voyager dans notre pays". Et un Anglais? Combien loin irait-il avec son maigre bagage d'unilinguiste?

SAINT-BONIFACE

Mme J. Décarie, de Pinewood, Ont., est en visite pour quelques semaines chez sa soeur Mme Eugène Dubuc, de Norwood.

* * *

Mme Avila Désautels, de Ponteix, Sask., est de passage chez sa belle-soeur, Mme E. Dubuc. Mme Désautels et sa fillette sont de retour d'un voyage dans l'Est.

* * *

Nous apprenons avec plaisir que M. Jules Collon vient de gagner la croix militaire.

* * *

M. Simonot écrit du front à un de ses amis qu'il est faux qu'il ait été blessé. Il est tout à fait bien.

* * *

Mlle A. Caze, âgée de 18 ans, fille de M. R. Caze, a perdu la vie à Grand Beach, au cours d'une promenade en canot. Son fiancé, Jack Calvo, fit de vains efforts pour la sauver.

* * *

M. l'abbé Jubinville a été intrônisé dimanche dernier comme curé de Saint-Boniface. Il fut présenté par Sa Grandeur Mgr Béliveau.

* * *

Le R. P. Dandurand, o.m.i., qui depuis une vingtaine d'années demeurait à l'archevêché, est maintenant au Juniorat des Pères Oblats.

* * *

La paroisse de Saint-Boniface a le personnel suivant: curé, M. l'abbé Jubinville; vicaires: MM. les abbés Picod, Gagnon, L. Primeau et Kwackman.

* * *

M. l'abbé Arthur Béliveau sera ordonné prêtre le 10 septembre prochain.

* * *

Nous avons appris avec peine le décès de M. Georges Desautels, de Lorette, Man. Les funérailles ont eu lieu à Sainte-Anne des Chênes, sous la direction de M. Desjardins, de Desjardins Frères, de notre ville. M. Georges Desautels était le beau-frère de M. Desjardins.

* * *

Ceux qui ont des habillements à faire nettoyer ou presser auront toujours satisfaction et des prix modérés en s'adressant au No 90, rue Cathédrale, Saint-Boniface.

* * *

Baptêmes

Le 20 août: Joseph-Adélard-Armand-Ernest, fils de Wilfrid Paquin et de Georgina Savoie.

Le 20 août. — Joseph-Louis-Alexandre, fils de Joseph Grégoire et de A.-Yvonne Sparfel.

Le 20 août. — Joseph-Edouard, fils de François Leclerc et de Marie Morin.

Le 20 août. — Alberta, fills de Camille Moenaret et de Hélène Capelle.

Le 20 août. — Giovanin, fils de Giuseppe Americo et de Maria Mucka.

* * *

Sépulture

Thérèse Charette, fille de J.-Alph. Charette et de Suzanne St-Cyr, décédée le 21 août, à l'âge de six mois, et inhumée le 22 .

EN VOYAGE DANS L'OUEST.

M. Léon Roy, de Saint-Boniface, est parti pour l'Alberta et la Saskatchewan en voyage d'affaires. Il sera absent deux ou trois mois.

DE RETOUR DE NEW-YORK.

Notre brillant ténor Canadien-français, M. L-S. Hélie, est de retour d'un voyage d'un mois à New-York. Notre compatriote y avait été mandé par une compagnie de gramophone.

* * *

Aucun homme ne vit plus longtemps que les années qui lui sont accordées, mais néanmoins nous pouvons raccourcir notre vie en vivant légèrement et en négligeant de corriger les petites irrégularités du corps, qui sont les avant-gardes des maladies — des irrégularités qui sont rapidement arrêtées par l'emploi du Novoro du Dr Pierre, le vieux remède herbeux. Il est fourni seulement par des agents spéciaux, libre de tous droits, ou par les propriétaires, le Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave, Chicago, Ill., E.-U. d'A.

TOURNOI DE TENNIS

A une assemblée des représentants des différents clubs de Tennis de Saint-Boniface, de Winnipeg et des environs, on a déterminé les règlements du prochain tournoi.

Les premières rencontres devront avoir lieu dimanche et lundi prochains. Les concurrents seront avertis, samedi, du choix de leur adversaire respectif et de l'endroit où ils devront jouer.

Les joueurs sont priés de prendre note du règlement suivant: "Les entrées devront se faire avant vendredi soir prochain. Les concurrents peuvent faire parvenir leur inscription directement à Henri Lacerte, Edifice de la Banque de Québec, à Winnipeg, ou bien remettre leur entrée au secrétaire de leur club respectif. Toute entrée doit être accompagnée du montant de $1.50 .L'entrée donne droit de concourir dans les "doubles" aussi bien que dans les "simples". Chaque concurrent est libre de se choisir le partenaire qu'il veut pour les "doubles" et les demandes d'entrée devront indiquer avec qui chacun entend former équipe double".

De nombreuses inscriptions sont déjà parvenues au comité et il est à prévoir que d'ici à la fin de la semaine la liste des concurrents sera assez longue.

On est prié de s'inscrire au plus tôt et de grossir le montant qui doit être remis à l'Association. Enfin, on se rappellera que le tournoi est ouvert à tous les Canadiens-français du Manitoba.

Le Comité.

ON DEMANDE

Deux maîtres ou maîtresses de deuxième certificat pour enseignement bilingue aux écoles "Nord Meridien" et "Fisher Branch". S'adresser à

Frs-Xavier Leroux,
Sec.-Trésorier,
Fisher Branch, Man.

JEANNE D'ARC

Le 13 septembre prochain, le **P. Portelance, o.m.i.,** donnera **Sacré-Coeur une conférence** **Jeanne d'Arc. Ce sera** la premi **d'une série de conférences** qu' **ganise la Société Saint**-Jean-B **tiste de Winnipeg. Toutes** ces c **férences et concerts**-boucane **ront au profit de l'école** du Sac **Coeur.**